

Le Randonneur sans Frontières

BULLETIN BIMESTRIEL DES RANDONNEURS SANS FRONTIÈRES DE MONTAUBAN

ISSN 0983-7507 - SIRET 39439872100016

Club Affilié à la Fédération Française de Cyclotourisme N° 03493

N°242 40^{ème} Année - Mai - Juin 2020 -

ABONNEMENT - RÉDACTION : Louis ROMAND
227 Bd Alsace-Lorraine - 82000 MONTAUBAN –
Téléphone : 05.63.03.78.66. - Portable – 06.95.21.33.00.
Mail : louis.romand@orange.fr

Départs - Arrivées des sorties : 773 Boulevard Blaise Doumerc Montauban

Abonnement annuel : (6 numéros papier) : 5€, (Montauban ville), 15€ (envoi postal), 20€ (étranger).
Pour le recevoir par courriel il suffit de nous faire parvenir votre adresse Mail, l'abonnement est Gratuit

Ne manquez pas de visiter notre site Internet : <http://randonneurssansfrontieres.wifeo.com>

Pour voir nos photos mises à jour quotidiennement, aller sur Facebook

(À Confrérie des Randonneurs Cyclotouristes Sans Frontières ou Louis Romand)

P.1	Un petit machin bouleverse la planète ! - <i>Le Philosophe.</i>
P.2	Du Quercy Blanc au Périgord Noir. – <i>Louis Romand.</i>
P.5	Le coin humour - De Raoul Lambert – Clotilde –
P.6	Les différentes manières de trinquer dans le monde – Topico.
P.7	Jacques Sirat ses aventures à vélo – Le retour – <i>Jacques Sirat.</i>
P.9	Les Randonneurs hors normes. – Tour de France 1974 - chant 8 - <i>Jean Richard.</i>
P.12	Petites nouvelles de la Confrérie.
P.13	A la découverte de l'Inde du Sud – <i>Philippe Deveaux.</i>
P.15	Les Infos Randonneurs, les Infos.
P.16	Des monuments qui nous sont familiers... Fonneuve
P.16	Sur les traces d'Omar Khayyâm – Aurélie Gonet.
P.19	Un fléau moderne les fake news. <i>Roxanne Delaunay</i> – Les sorties à venir

UN PETIT MACHIN MICROSCOPIQUE BOULEVERSE LA PLANÈTE !

Un petit machin microscopique appelé coronavirus bouleverse la planète. Quelque chose d'invisible est venue pour faire sa loi. Il remet tout en question et chamboule l'ordre établi. Tout se remet en place, autrement, différemment.

Ce que les grandes puissances occidentales n'ont pu obtenir en Syrie, en Lybie, au Yemen, ... ce petit machin l'a obtenu (Cessez-le-feu, trêve...).

Ce que l'armée algérienne n'a pu obtenir, ce petit machin l'a obtenu (le Hirak à pris fin).

Ce que les opposants politiques n'ont pu obtenir, ce petit machin l'a obtenu (report des échéances électorales. ...).

Ce que les entreprises n'ont pu obtenir, ce petit machin l'a obtenu (remise d'impôts, exonérations, crédits à taux zéro, fonds d'investissement, baisse des cours des matières premières stratégiques...).

Ce que les gilets jaunes et les syndicats n'ont pu obtenir, ce petit machin l'a obtenu (baisse de prix à la pompe, protection sociale renforcée...).

Soudain, on observe dans le monde occidental le carburant a baissé, la pollution a baissé, les gens ont commencé à avoir du temps, tellement de temps qu'ils ne savent même pas quoi en faire. Les parents

apprennent à connaître leurs enfants, les enfants apprennent à rester en famille, le travail n'est plus une priorité, les voyages et les loisirs ne sont plus la norme d'une vie réussie.

Soudain, en silence, nous nous retournons en nous-mêmes et comprenons la valeur des mots solidarité et vulnérabilité

Soudain, nous réalisons que nous sommes tous embarqués dans le même bateau, riches et pauvres. Nous réalisons que nous avons dévalisé ensemble les étagères des magasins et constatons ensemble que les hôpitaux sont pleins et que l'argent n'a aucune importance. Que nous avons tous la même identité humaine face au coronavirus.

Nous réalisons que dans les garages, les voitures haut de gamme sont arrêtées juste parce que personne ne peut sortir, même nos vélos sont au repos forcé.

Quelques jours seulement ont suffi à l'univers pour établir l'égalité sociale qui était impossible à imaginer. La peur a envahi tout le monde. Elle a changé de camp. Elle a quitté les pauvres pour aller habiter les riches et les puissants. Elle leur a rappelé leur humanité et leur a révélé leur humanisme.

Puisse cela servir à réaliser la vulnérabilité des êtres humains qui cherchent à aller habiter sur la planète mars et qui se croient forts pour cloner des êtres humains pour espérer vivre éternellement.



Puisse cela servir à réaliser la limite de l'intelligence humaine face à la force du ciel.

Il a suffi de quelques jours pour que la certitude devienne incertitude, que la force devienne faiblesse, que le pouvoir devienne solidarité et concertation.

Il a suffi de quelques jours pour que l'Afrique devienne un continent sûr. Que le songe devienne mensonge.

Il a suffi de quelques jours pour que l'humanité prenne conscience qu'elle n'est que souffle et poussière.

Qui sommes-nous ? Que valons-nous ? Que pouvons-nous face à ce coronavirus ?

Rendons-nous à l'évidence en attendant la providence.

Interrogeons notre "humanité" dans cette "mondialité" à l'épreuve du coronavirus.

Restons chez nous et méditons sur cette pandémie.

Aimons-nous vivants !

Le Philosophe

Pour lutter contre le coronavirus, manger deux gousses d'ail, ça sert à rien, mais ça tiendra les autres à distance !

DU QUERCY BLANC AU PERIGORD NOIR

Cette année est vraiment traumatisante nous n'avons pas fait notre pèlerinage habituel de Pâques soit vers la Provence ou le Quercy, aussi nous avons plongé dans nos archives pour retrouver un récit de 1984 où nous allons faire notre voyage pascal.

Noël au balcon, Pâques aux tisons, qui ne connaît l'antique adage qui chaque année fait deviser, météorologues en herbe ou prédicateurs occasionnels ? En cette fin avril la fête de la Résurrection approchait, et chacun d'avancer le dicton, si usé faut-il dire, de telle sorte que toute finesse ne pouvait résulter que de son énonciation ou de la justesse de son à propos dans un contexte précis.

Or, les fêtes de la Nativité, quelques mois auparavant nous avaient fait don de journées exceptionnelles, donnant à l'hiver une touche douceuse tranchant nettement avec les habituelles rigueurs hivernales. Tout annonçait donc une fête de Pâques sous le signe du froid, mais voilà, comme par malice, la nature nous fit mentir et le dicton faillit !

Point de grêle, ni de pluie, point de gel, ni de bise ! Le soleil était là, et même plus qu'il n'eût fallu... Ceux qui n'admettent pas leur erreur, prétendront que cette année là Pâques était tardive, ou je ne sais plus quoi. Mais en fait la surprise est au demeurant fort agréable et invite les Randonneurs au voyage.

Ils sont douze au départ de Montauban, parmi eux deux féminines, Odile et Nathalie, et comme toujours un bon lot de jeunes mordus de la route. L'objectif la Dordogne. Ce département immense, troisième en France pour sa superficie regorgeant de châteaux, de grottes, et de toutes les spécialités périgourdines (truffes, confits, etc...)

C'est le départ, tout le monde est là bien à l'heure, sauf le Kothé et sa femme qui se font attendre un quart d'heure avec leur tandem. Avec nous des jeunes randonneurs d'Ardus, David et Patrick, qui ont rejoint notre Club il y a quelques semaines, et ont forgé leurs premières armes à l'école de cyclo-tourisme du mercredi.

Ils se contenteront de nous escorter jusqu'aux limites du département pour ne pas se laisser gagner trop vite par cette boulimie de kilomètres que fait naître la passion du vélo chez ses Jeunes adeptes, restons prudents et progressons sûrement !

Les premières cotes nous font voir à quel point la chaleur torride, l'air vivifiant du printemps se transforme en bouffées d'air chaud, le goudron colle aux pneus, on ôte les pulls et l'on met les casquettes. Voilà les premières chaleurs ! Cela surprend, il faudra retrouver l'habitude, et avant tout chacun pense à exposer son épiderme au maximum, pour laisser au soleil le soin de dorer la plus grande partie de son corps !

Le thermomètre atteint à l'ombre les 30°. Les gouttes de sueur perlent du front sur les joues et le nez, le rythme du départ est nettement ralenti. Malgré tout le cœur est à l'ouvrage et les coteaux menant au Quercy Blanc sont vite avalés.

Pas aussi vite tout de même que le contenu de nos bidons. Sébastien s'étonne même de trouver le sien totalement vide avant même d'avoir bu une seule goutte ! Heureusement une pompe généreuse, à Castelnau-Montratier, pourvoira au plein de chacun de nous...

Jacques et Stéphane, semblent moins souffrir de la chaleur que les autres, il faut dire qu'ils reviennent de passer quinze jours sur la côte d'Azur. Pourtant, à les entendre, nous n'avons pas à nous plaindre, car le soleil est tout aussi chaud ici. Nous verrons plus tard, en lisant les journaux que ce week-end Pascal fut même un record de chaleur pour notre région.

Arrivés à l'Hospitalet, Stéphane nous quitte, il nous aura accompagné un bon bout de temps puisque arrivé chez lui il aura dépassé les 100 kilomètres dans l

'après-midi. Quant à nous, c'est en direction de Cahors que nous reprenons notre rythme de croisière, la nécessité sur une courte portion d'emprunter la nationale nous oblige à rouler en file indienne.

Et c'est dans ce dispositif que Louis, en tête du groupe aperçoit sur la route un porte-monnaie. Le temps de réaliser, et de l'annoncer, nous sommes déjà tous passé. Et de supputations en estimations, nous dissertons sur l'utilité de s'arrêter.

Après cinq ou six cent mètres, deux jeunes décident finalement de retourner sur leur pas pour ravir la tentante trouvaille, mais Frédéric et Nicolas rentreront bredouilles le porte monnaie était vide., nous en sommes quitte pour les avoir attendu près d'un quart d'heure au bord d'un petit lavoir où Sébastien faillit se baigner involontairement!

Après avoir traversé Cahors, jeté un œil au Pont Valentré, et fait les courses pour le repas du soir, nous reprenons la route, plein nord.

Et ce qui arriva alors est bien peu ordinaire, alors que la route s'élevait légèrement, et que la position dite en danseuse, nous permettait de relancer la mécanique, Louis, encore lui, vit sur le bord de la route un autre porte-monnaie, ce coup-ci pas d'hésitation, personne ne prit le temps de mûrir une décision, sur l'inopportunité d'un arrêt soudain sur une route à grande circulation.

D'un seul coup, c'est la panique générale, coups de frein, dépassements dans tous les sens. La route est encombrée. Parmi nous, quelques uns se demandent ce qui vient troubler le rythme berceur d'une fin de randonnée qu'annonce déjà le coucher de soleil, d'autres pensent à une crevaillon, mais certains ne sont pas dupes, et l'œil aguerri, se jettent sur l'objet convoité, encore une fois Nicolas et Frédéric ouvrent ensemble la bourse abandonnée. Et ce coup ci leur vivacité est récompensée, 50 francs et vingt centimes!

Pas plus d'un quart d'heure plus tard, ce don du ciel se transforme en deux gros gâteaux achetés à une boulangerie de Mercuès. Le voyage commence bien, et cette petite histoire relance les débats au sein du peloton.

Nathalie et son frère Pascal nous conduisent alors jusqu'à Mechmont, terme de notre première étape où leur tante et grand-mère vont nous héberger gracieusement.

C'est par de magnifiques petites routes, que nous arrivons au village étape, mais le peloton s'étire au maximum car les côtes se succèdent et se ressemblent, en un mot elles sont raides et longues. Le tandem arrive péniblement à suivre, mais l'idée d'un bon lit et surtout d'un bon repas nous redonne du cœur au ventre.

Mechmont nous accueille au soleil couchant, la lumière rasante donne encore plus de profondeur à la pierre plusieurs fois centenaire de ce petit village Lotois. L'air pur de la campagne se mêle au silence reposant qui fait de ce lieu une halte privilégiée.

A ce cadre enchanteur vient s'ajouter l'hospitalité de la tante des Daniel, cette dame non contente de nous héberger tous, eut la délicate attention de nous préparer une partie du repas et surtout une pâte à

crêpes, qui ne pouvait pas mieux tomber, avec les cyclistes perpétuellement affamés que nous sommes.

Le dîner nous reconforte plus que suffisamment, et chacun au dessert s'efforce de réussir quelques crêpes, mais je crois en fin de compte que nous sommes davantage expert pour les avaler que pour les faire!

La soirée se termine par une petite promenade digestive au dessus du village sur l'emplacement d'un ancien château, aujourd'hui disparu. Quelques jeux, quelques blagues aussi, puis il est temps d'aller se coucher pour prendre des forces en vue de l'étape de demain.

Nuit sans problèmes!
Petit déjeuner aussi copieux qu'abondant, et après les traditionnels remerciements et adieux à nos hôtes, notre convoi de bicyclettes reprend sa route.



La matinée est assez fraîche, mais l'on sent bien que la journée va être chaude. D'ailleurs tout le monde est en short, alors qu'il est à peine huit heures. Les survêtements sont au fond des sacoches...

Nous ne rencontrerons que quelques côtes entre Gigouzac et Peyrilles, le temps de rejoindre la vallée du Céou. Ces derniers kilomètres dans le Lot sont d'autant plus agréables, qu'ils sont effectués vent de dos, et que la configuration du terrain on fait un faux plat descendant...

Nous faisons route, quelques minutes durant, avec deux membres du club de Gigouzac. Ils sont assez surpris de rencontrer des Tarn et Garonnais, et semblent presque ignorer jusqu'à l'existence de notre département. Je veux bien que le Lot soit un département reculé, loin de tout, qui a bien su garder ses anciennes coutumes, etc.. Mais quand ses autochtones vont jusqu'à ignorer leur plus proche voisin, Je serai presque poussé à les traiter d'arriérés! Pardonnez l'expression !

Nous sommes ici en touristes, ne donnons pas de nous, une image de conquérants bestiaux, même si notre chauvinisme inné nous fait traverser souvent de nombreuses régions en ne les considérant que par rapport à la notre, pour juger de ses qualités, de ses curiosités.

Nous quittons donc ce délicieux département Lotois, peu après Pont-Carral, où deux gendarmes, les mains sur les hanches, jettent sur nous au passage, un regard plein d'une courtoise considération, la passage du tandem arrive même à leur faire tourner la tête, et à brouiller quelque peu le but premier de leur présence. Je jurerais presque les avoir entendus encourager notre vélocité!

Peu après nous entrons en Dordogne, et pouvons vite vérifier la véracité de l'appellation pays aux quatre mille châteaux où que l'on tourne la tête, c'est une de ses grandioses demeures.

Tantôt perchée sur une muraille rocheuse, tantôt posée délicatement au détour d'un méandre d'une belle rivière, tantôt envahies par le lierre qui dessine sur sont flanc une grosse tache sombre, pareille à une plaie béante, tantôt modestes et sans faste, mais solides et accueillantes, tantôt majestueuses et dominantes, prenant plaisir à se mirer dans les eaux qui la cernent.

Elles sont toutes là, toutes différentes, toutes prêtes à s'ouvrir pour laisser entrer celui qui les aime. Mais dans leur diversité une chose les rassemble, une chose pérennise leur beauté c'est la pierre.

Cette pierre du Périgord, qui borde nos routes et que des hommes ont taillé avec habileté, avec amour pour nous offrir cette chaleur qui, au delà de tous les châteaux, et de toutes les résidences a su faire vivre et s'exprimer jusqu'à la moindre maison, si petite soit-elle.

Décrire des coins comme Beynac ou La Roque-Gageac, ne parviendrait jamais à rendre l'hommage qu'il se doit à des lieux aussi beaux. Vos yeux, plus que ma plume pourraient en être juges. Ils, vous feraient goûter aux saveurs du voyage, elle ne vise, pour moi qu'à vous y inviter.



Nous pénétrons dans Sarlat en fin de matinée, la ville connaît l'animation d'un dimanche de Pâques avec, bien sûr, son lot traditionnel de touristes étrangers. Certains, pendant que, nous visitons la cathédrale font une exploration visuelle et semble-t-il approfondie de nos machines.

Il semble assez fréquent lors de nos voyages que nos bicyclettes ou tandems soient l'objet de curiosité de la part de beaucoup de touristes. Seraient-elles si bizarres ? Le serions-nous ? Où bien plus probablement le touriste étranger dans son désir de ne rien laisser passer, de ne rien oublier, et de tout pouvoir raconter en rentrant chez lui, ingurgite pêle-mêle, d'un regard gourmand, tout ce qui n'est pas de chez lui. !

Dix kilomètres plus loin, après un bon repas dans le traditionnel parking de supermarché, nous arrivons aux bories d'Allas, ferme sans âge, assez pittoresque, et encore assez peu envahie par le tourisme.

Le propriétaire nous avait déjà accueilli pour une nuit dans une de ces magnifiques bories, dont trois communiquaient entre elles, un ensemble architectural assez insolite.

Ah j'oubliais ! Si vous cherchez le coin, c'est en haut d'une côte, et la côte est dure, si vous en trouvez plusieurs essayez toujours, Il y en a bien une qui sera la bonne. Pour nous, coup de chance, ce fut la seconde ! Vous me direz en Dordogne on n'est plus à une côte près !

Voilà, enfin les Eyzies. Territoire de Cro-Magnon, que vous dire ! Qui ne connaît pas les Eyzies ? Nous, en fait ! Chaque fois que nous y venons nous découvrons de nouvelles grottes, reve-

nez--y vous verrez bien !

Attention, les rues sont étroites, les cars de tourisme se croisent difficilement. L'allemand est parlé couramment ! La foule est tellement dense que nous remettons à plus tard la visite du musée National de la préhistoire. A l'an prochain, peut-être ?

Nous suivons la Vézère jusqu'au Bugue. Là, c'est comme une transformation du terrain qui s'opère, la rivière y ouvre davantage ses méandres, et les collines s'inclinent pour dévoiler des plaines beaucoup plus vastes et riches. L'on sent que l'on quitte une région, celle des grottes, celle de la préhistoire, pour pénétrer dans un relief différent.

D'ailleurs le village du Bugue lui-même, disposé en forme d'amphithéâtre semble retenir, et même contenir ces dernières collines, riches en cavernes ou abris, et où la roche est porteuse en mille endroits des vestiges préhistoriques.

Peu après, à Limeuil, nous empruntons les deux ponts qui enjambent l'un la Vézère, l'autre la Dordogne en un confluent remarquable. Etant construits, l'un à la perpendiculaire de l'autre, cela nous permet en passant entre les deux de profiter d'un point de vue magnifique sur le lit de ces deux rivières dont la largeur atteint déjà des proportions respectables. Des touristes profitent de la chaleur, pour se baigner. En ce qui nous concerne, pas de baignade au programme, mais une fin de circuit direction plein sud.

Un arrêt visite à Cadouin nous fait découvrir l'ancienne abbaye Cistercienne du 13^e siècle, et surtout cette fabuleuse église du 12^e qui n'a pas fini de révéler ses secrets puisque, non loin de la nef, des fouilles ont mis à jour un dallage plus ancien. Mais sans doute, ces fouilles resteront au niveau de simple sondage, car pour privilégier une époque il faudrait sacrifier tous les vestiges d'une autre. Ici encore se pose le grand problème de l'archéologie !

Notre route nous conduit ensuite à St Avit, puis à Beaumont aux confins du département, quand le soir vient à tomber. L'hébergement se fera sans problème puisque, depuis plusieurs années, c'est à Laroque, qu'un fermier voici presque vingt ans avait hébergé pour la nuit.

Depuis lors et presque tout les ans, lorsque nous avons l'occasion de passer dans le coin, notre troupe, est toujours accueilli chez Alexis...

D'un premier abord notre hôte pourra paraître très fermé, voire méfiant, or il n'en est rien, Alexis est d'une nature très calme, comme beaucoup de gens à la campagne, il vit seul dans cette petite ferme, dont la pierre est plus blanche que celle que l'on a l'habitude de voir en Dordogne, peut-être parce qu'ici on est déjà un peu en Lot et Garonne !

D'ailleurs l'activité principale d'Alexis est le pruneau. Il nous a fait voir son four et nous a parlé de cette culture avec passion. Il nous fait entrer dans sa cuisine, et immédiatement ceux qui parmi nous avaient déjà été reçus ici, remarquent que les murs avaient changé, ils étaient blanchis à la chaux, alors qu'auparavant ils étaient tapissés d'une multitude de calendriers. Au plafond nous apercevons saucisses et saucissons en nombre important.

Alexis nous explique que ce sont les voisins qui viennent les mettre chez lui, car sa cuisine offre les conditions idéales pour faire sécher la cochonnaille.

Alexis nous montre son chien, son poil est lisse et, bien noir et pourtant il va avoir 15 ans, je me souviens l'avoir vu tout petit âgé d'à peine quelques mois. Il est aussi calme que son maître et s'accommode bien de notre présence.

Alexis se dirige vers la grange, et en silence nous montre le foin que nous devons utiliser pour faire notre litière, il ajoute aussi quelques balles de paille pour retenir le foin et aménager notre chambrée.

Quelques minutes plus tard nous nous retrouvons à sa table, et là méticuleusement il nous met les couverts à chacun et, toujours dans un silence quasi sacramentel...

Petit à petit il commence à parler, mais aucun mot n'est de trop, on sent là, la sagesse des gens humbles qui n'ont pour toute richesse que celle du cœur, et qui mettent un point d'honneur à mieux servir leurs hôtes qu'eux mêmes.

D'ailleurs dans cette petite cuisine, règne une ambiance différente de celle que l'on peut trouver couramment au cours de nos voyages. Nous qui à table, sommes souvent excités et "grandiloquents", ressentons comme une nécessité d'écouter plutôt que de parler, c'est une sorte de respect qui est venu automatiquement avec notre hôte.

Nous nous sentons bien, notre repas est partagé avec Alexis, il nous offre des charcuteries de sa fabrication, et nous lui faisons sa part, avec nos provisions, nous partageons les flageolets qu'il nous a fait réchauffer et qu'il a agrémentés de graisse d'oie.

Pour la première fois peut-être, il n'y a pas de contestations pour les proportions des parts, chacun se sent bien, comme en famille avec en plus une indéfinissable sensation de satisfaction.

Cependant Alexis qui s'était absente une minute, revient à table avec une bouteille de deux litres de rouge, et moins d'un



quart d'heure plus tard il refait le trajet de la cave à la table. C'est quatre litres qui sont vidés en l'espace d'un repas, et alors, les esprits s'éveillent un peu. Les plus jeunes, si on les laissait faire, y prendraient vite goût, heureusement l'effet du vin ne fut triste pour aucun de nous.

La gaieté en fin de repas fut de rigueur, et les têtes commençaient à tourner! Un litre ça va, quatre litres

bonjour les dégâts!

Enfin, c'est surtout la bonne humeur qui nous conduit à la fin du repas, et à moitié titubants nous rejoignons notre "chambre" que nous partageons avec trois vaches...

Elles nous auront réveillés plusieurs fois dans la nuit, de même que Nicolas, qui sous l'effet du vin, nous déversera toutes les cinq minutes une diarrhée verbale aussi insolite qu'insensée. A part quelques divagations, ou commérages, où tour à tour s'exerçaient Frédéric et Nicolas la nuit fut calme et vite passée.

Le réveil nous offrit la surprise d'une matinée assez fraîche. Le petit déjeuner était là pour nous réchauffer et ce fut Alexis qui nous l'offrit. Pour commencer un café bien chaud, suivi de sardines à l'huile, le tout arrosé de deux litres de rouge. Et oui! Mais ce coup-ci ils furent ingurgités bien moins vite que la veille au soir.

Sur ce petit déjeuner bien spécial nous quittons notre hôte. A l'an prochain peut-être, Alexis ! Nous reprenons la route, et entrons bientôt en Lot et Garonne. Un panneau publicitaire vante ce département en représentant un jeune homme et une jeune fille sur un tandem. Une idée originale pour inviter le touriste à découvrir un département, et qui de plus est n'est pas pour nous déplaire.

Le village suivant est Villeréal... A l'occasion du tampon BCN, nous entrons dans un café, et en regardant ma carte un consommateur évoque quelques lieux traversés à bicyclette, puis s'en va dans des évocations personnelles. Surpris que je connaisse un petit village de Haute Provence où il a vécu, Il m'offre le café crème, ainsi qu'à ceux qui après moi sont entrés dans le café».

Le voyage fut donc sous le signe de l'hospitalité et de la générosité. Il se termina sans problème majeur si ce n'est le repas du lundi de Pâques qui faillit nous passer sous le nez, si nous n'avions pas trouvé à Miramont une épicerie ouverte à 13 heures passées, après avoir parcouru et traversé en vain trois ou quatre villages.

Pour simple bilan, nous dirons que les crevaisons furent absentes, les chutes itou, le temps fut chaud, très chaud, (même trop à en juger par les coups de soleil).

Le prix de revient est à noter, puisqu'il n'atteignit pas 27 francs les trois jours, (de nos jours moins de 9€) sans compter les bourses offertes par le Club, qui furent tirées au sort et qui remboursaient à trois d'entre nous pour une journée de voyage.

En un mot, pour conclure, une petite opération : Des vélos, plus des paysages insolites, plus des gens accueillants, également des souvenirs qui donnent envie de remettre ça à la première occasion.

LE COIN HUMOUR

Les conneries c'est comme les impôts, on finit toujours par les payer - Michel Audiard

Mon père était fonctionnaire et ma mère ne travaillait pas non plus - Coluche

Lorsque je donne quatre coups de pédale, il y en a trois pour le fisc - Bernard Hinault

Puisque les impôts ont une assiette, pourquoi mangent-ils dans la nôtre ? Alphonse Allais

LA MANIÈRE DE RAOUL LAMBERT – CLOTILDE -

Clotilde, ma femme de chambre, est végétarienne et ma chambre se situe au Nord. Voila pourquoi elle aligne salades et poireaux sur mon lit, la fraîcheur innée d'une pièce orientée au septentrion assurant une meilleure conservation des denrées vertes qu'un local austral.

D'aucuns estimeront que l'exposition sur un lit de denrées alimentaires par une personne aux gages est contraire aux règles de la bienséance et de l'hygiène et – allons plus loin- que les prud'hommes eux-mêmes condamneraient cette pratique perverse tout en reconnaissant, cependant, qu'une employée de modeste salaire est plus encline à orner un lit de salades et de poireaux que de pointes d'asperges et de truffes.

Sans doute ont-ils raison, mais je me refuse à tout conflit auxiliaire, la présence de végétaux sur mon couvre-pieds ne nuisant nullement à mon sommeil.

Par contre, mes réveils étant brumeux, il m'arrive de chausser une paire de laitues, croyant enfiler mes pantoufles, et de me brosser les dents avec un poireau, ce qui m'a permis de noter que le suc de ce légume constitue un dentifrice de qualité pour peu que je l'assortisse d'une vinaigrette.

Mis à part ce trait très particulier de son caractère, Clotilde possède bien des qualités d'ordre et de netteté, traquant les moutons jusque sous mon lit avec l'opiniâtreté d'un chien de troupeau et ne secouant la descente de lit que sur les passants dont la tête ne me revient pas.

Sa maman occupe le poste envié de princesse orientale et son père d'accordeur de saxophones. A plusieurs reprises, je leur ai interdit de venir à mon domicile car, les sachant carnivores, je crains qu'ils ne déposent une cuisse de bœuf sur mon traversin...

On dit toujours qu'il faut boire avec modération, mais putain qui c'est ce modération ?

LES DIFFÉRENTES FAÇONS DE TRINQUER DANS LE MONDE.

La trinquette, y'a que ça de vrai. A l'origine, on trinque avec son voisin (du mot « trinken » qui veut dire « boire » en allemand) pour s'assurer qu'il n'a pas glissé de poison dans notre verre. Heureusement, la suspicion n'est plus de mise et généralement où qu'on soit dans le monde, porter un toast est plutôt signe de convivialité. Du coup, quand on voyage, le plus important c'est de savoir boire un bon p'tit coup dans les règles. Pour ça, on peut apprendre les expressions du monde pour dire « tchin-tchin » et connaître aussi les traditions locales qui encadrent le toast. Vive le voyage !

« Tchin-Tchin » : choc entre deux verres sans croiser les bras, contact et potentiel rapport sexuel en perspective. Commençons par le classique « tchin-tchin » des apéros français. S'il ne s'agit pas de la seule expression pour trinquer c'est du moins une des plus communes, et pourtant le terme viendrait de Chine dont les soldats français revenus de campagne auraient importé l'expression. « Tsing tsing » voudrait ainsi dire « salut » en région cantonaise.

« Prost » chez les allemands (et les néerlandais) : trinquer avec tout le monde en regardant dans les yeux. Et même que ça signifie « que cela puisse être utile ». Encore une bonne raison d'aimer le bon sens des Allemands.

« Egészség » en Hongrie. On n'entrechoque pas les chopes de bière, (suite à une défaite face aux Autrichiens il y a de cela quelques siècles) mais pour les verres de vin ou autres aucun problème. "Egészségedre" (èg-éss-ché-gè-drrè) c'est pour une seule personne, pour plusieurs on devrait dire "egészségetekre". Bonne chance !

« Chúc sức khỏe » et « tram phan tram » au Vietnam,. La première expression plus classique, sert à souhaiter la santé à ses convives, la seconde signifie littéralement « 100 % », on le dit généralement avant de boire un shot cul sec.

« Terviseks » en estonien tout en regardant la personne dans les yeux (surtout si on boit un shot. Non ce n'est pas une obscure méthode de drague voulant dire « veux-tu faire du sexe ? » aux touristes perdus entre Tallinn et Paide (ville estonienne qu'on prononce « payédé »). « Terviseks » c'est le « Santé ! » local. Et certains y ajouteront même « Seuls les co-

chons commencent à manger sans boire un shot de vodka ». Attention à ne pas lever son verre plus haut que notre hôte ce qui pourrait être interprété comme un manque de respect. Insolence nettement moins détectable après une bouteille de vodka.

« Kampai » au Japon : servir la bière à tes voisins tu feras, jamais à toi-même tu serviras (ou un truc dans le genre) Et l'expression signifie « Asséchez le verre », une belle image qui détrône presque l'expression de mon oncle Jean « Les mouettes ont pieds » pour signifier que son verre est vide. Attention à ne pas se risquer à un « tchin-tchin » puisque ça veut dire « zizi » en japonais. Honte suprême sur toi.

« Serefe » en Turquie. Ce qui est marrant, c'est que ça se prononce « chéléfé », un peu comme si tu disais « je l'ai fait » avec un accent allemand, une façon comme une autre d'affirmer fièrement ton ingurgitation.

« Živeli » ou le toast à la serbe. Se prononce « Jivelli » et concerne principalement

des shots de rakija, une eau de vie locale particulièrement délicieuse qu'on peut être amené à vite boire comme un verre d'eau. Mais en fait non. Il ne faut pas, parce que ça n'a pas les mêmes effets du tout.



« Yamas » en Grèce, à dire avant d'engloutir la première gorgée de son verre. Sinon, tu peux développer un démon dans ton foie qui se nourrira de ton âme et t'enverra en enfer. C'est scientifiquement prouvé.

« Salamat » en Indonésie, on boit traditionnellement l'Arak dans le même verre, que l'on fait tourner autour de la table, additionné de citron et d'un soda genre 7Up ou Sprite.

On prépare le verre pour le convive suivant (pas pour soi-même) et la formule d'usage est "toki toki".

« Kippis » en finlandais on ne dit de rien, tu payes ta tournée à tes amis, qui paieront un à un aussi leur tournée et ainsi de suite.... Et on dit « skål » chez les Irlandais.

Evidemment chaque pays a son mode de trinquage donc si vous en connaissez d'autres, n'hésitez pas à nous aider à enrichir cette liste, ce n'est pas pour consommer de l'alcool hein c'est juste pour mieux voyager, faire du tourisme intelligent d'une certaine façon.

Topico

La question existentielle du mois. Pourquoi les kamikazes portaient-ils des casques ?

JACQUES SIRAT ET SON AVENTURE A BICYCLETTE. NOUVEAU DÉPART.

Il y a un peu plus d'un an, persuadé de mettre un terme à ma vie « cylonomade », je raccrochais mon vélo. Des images plein la tête et des souvenirs indélébiles devaient m'accompagner dans cette sédentarisation voulue. Cette décision venait clore 24 années de route en courant, marchant, mais surtout en pédalant aux quatre coins de la planète.

Les derniers tours de roues en compagnie de cyclo-touristes agenais me menaient jusqu'au café-vélo où tel un navigateur, je venais « jeter l'ancre ». Je me trouvais certes en terre connue, mais dans une société qui au cours de ces 24 années a beaucoup changé. Ainsi, les difficultés sous-estimées de ma part m'ont rapidement tourmenté.

Je me réveille dorénavant dans le même lit, devant le même décor. Une monotonie s'installe insidieusement. Je dois gérer un emploi du temps, prévoir pour les jours, les semaines à venir alors qu'au cours de ces dernières années j'avais sans savoir où j'allais dormir le soir même.

Je ressens dès lors un manque profond s'installer en moi, une tristesse s'immiscer pernicieusement dans mon cœur. J'ai le sentiment d'être coupé d'un monde dont tout au long de ces années, j'ai perçu les palpitements, « vogué » sur ses artères avec la délicieuse sensation de faire partie de ce grand ensemble.

Petit à petit je m'isole afin, entre autres, de ne pas ennuyer mon entourage avec ce mal-être tellement dérisoire face aux actualités pesantes assénées sur les médias à longueur de journées.

J'ai juste envie de m'émerveiller devant un paysage inattendu, devant un sourire spontané. Je ne cesse de penser à deux citations qui reflètent à merveille mes pensées. La première, de l'auteur anglais Oscar Wilde : « *vivre est ce qu'il y a de plus rare au monde. La plupart des gens existent, c'est tout* ». Là est bien mon problème.

Tout au long de mon itinérance j'ai eu le sentiment de VIVRE pleinement alors que depuis mon arrêt je ne fais qu'exister, attendant que le grand sablier de la vie s'écoule.

La deuxième, du psychologue social, Gustave Le Bon : « *On rencontre beaucoup d'hommes parlant de liberté, mais on en voit très peu dont la vie n'ait pas été principalement consacrée à se forger des chaînes* ».

Fort heureusement, je présente quelques conférences qui sont un prolongement logique de

ces années de pérégrinations. Alors que défilent sur l'écran des images vues et revues, je ne peux parfois retenir quelques larmes, revivant l'intensité du moment.

Ces projections sont pour moi une thérapie qui m'aide à ne pas sombrer dans une dépression qui me guète. Je m'installe dans une petite caravane afin de me sentir plus près de la nature.

J'observe les écureuils, les oiseaux, les chevreuils... Ils sont face à moi, comme s'ils m'interpelaient : « *vient donc avec nous !* » Puis, conscient que contrairement à ce que je croyais, mon heure de sédentarisation n'est pas encore venue. Je décide donc de repartir sur les routes du monde.



Au moment où je prends cette décision, j'ai la sensation de m'être allégé d'un poids, tel un boulet que j'aurais trimbalé depuis des mois. Tout à coup mon corps se remet timidement à vibrer, sans doute sort-il d'une trop longue période d'hibernation.

J'occupe mes jours à quelques préparatifs. Si je dispose de l'essentiel du matériel, je dois encore trouver un ordinateur portable et tout l'équipement photo. Le billet d'avion pour Carthagène en Colombie est déjà réservé pour le 1^{er} février. C'est bien là que va reprendre mon existence cyclonomade.

Je vais dès lors me faire l'écho des battements du cœur du monde, de ses soupirs, de ses douleurs, mais aussi de ses joies et de ses beautés. Mon bonheur actuel est sur la route je vais donc écouter le proverbe chinois : « *si tu veux être heureux, sois-le* ».

Les inévitables larmes d'avant départ étaient au rendez-vous de ces derniers jours. Dire au revoir à mon entourage en sachant que cela va durer plusieurs années, n'est jamais chose facile.

C'est alors un mélange d'émotions accentuées par des nerfs à fleur de peau en raison d'un manque de sommeil, résultat d'une excitation à son paroxysme cumulée à l'éternelle sensation d'oublier quelque chose d'important.

Comme toujours les mots que je voudrais adresser aux gens que j'aime restent coincés au fond de ma gorge. J'espère qu'ils lisent dans mon regard tout ce que je ressens.

La veille, le village dit un dernier adieu à l'une de ses habitantes. Monique, était l'une des chevilles ouvrières de l'association qui m'a soutenu lors de mes débuts de voyageurs. Elle part elle-même pour un « voyage » sans retour. Tout au long des années qui viennent son doux souvenir m'accompagnera aux quatre coins du monde.

Les longs discours ne sont rien comparés aux dernières longues étreintes partagées avec Véro, ma petite amie. L'avenir nous réserve peut-être des retrouvailles quelque part sur la planète, comme cela avait déjà été le cas au Canada en 2017.

La dernière nuit ressemble plus à une brève sieste. Je quitte la maison familiale en essayant de mémoriser chaque détail. Ma maman est debout malgré les 4hH du matin. Quelques paroles, encore des larmes, des embrassades et vient l'heure de partir pour l'aéroport de Toulouse, avec ma sœur et mon beau-frère.

Une fois de plus ils sont là...ils sont d'ailleurs toujours là quand j'en ai besoin. Qu'il est bon de se sentir toujours uni à ma « sœur » J'ai la chance et le privilège d'avoir une famille unie. Lorsque je reviendrais, mes neveu et nièce seront entrés dans la vie active... une autre page sera tournée.

Puis les choses s'accroissent. A l'aéroport je suis inquiet pour mes bagages dont le poids et les dimensions dépassent les limites autorisées. Je m'attends à payer un excédent en espérant cependant qu'il ne vienne pas trop, dès le départ, grever mon budget.

Au guichet de la compagnie, le steward s'avère bienveillant. Pour pardonner le retard du vol causé par un problème technique, je bénéficie même d'un petit avoir pour un petit déjeuner... Tout cela est de bonne augure... pourvu que ça dure !

Dès ma descente d'avion à Carthagène des Indes (Colombie) j'ôte quelques vêtements inadéquats sous cette latitude. La chaleur humide est pesante.

Je passe une partie de la journée à me reposer et le lendemain sera essentiellement consacrée au remontage du vélo.



Les jours suivants, j'alterne repos, préparation de mes sacoches et visite de Carthagène. Je mange à plusieurs reprises dans des gargotes de rue. J'y croise des colombiens qui travaillent dans le coin.

Les restaurants sont plutôt pris d'assaut par les touristes. Les décibels sont poussés à leur maximum... « bienvenido a sudamérica » !

En déambulant dans d'autres quartiers, je sympathise avec trois jeunes vénézuéliens qui peignent une grande fresque murale. Depuis deux ans et leur fuite du Venezuela, ils vivent de leur art dans cette ville de Carthagène.

Les jours suivants, au fil de ma route, le nombre de vénézuéliens croisés ne cesse de croître. Quasiment tous sont jeunes. La grande majorité me dit avoir quitté le Venezuela depuis déjà deux ans. Une grande partie ne dispose même pas de passeport « trop long à obtenir » me dit-on. Beaucoup me déconseillent d'aller là-bas en raison de l'insécurité qui y règne ainsi que de la pénurie en alimentation et en eau.

Je me dévie en chemin pour aller dans la bourgade de Galerazamba où je visite des salines. Celles-ci se colorent de rose dès que le vent s'intensifie. Je roule entre les étangs amusé de mon attirance pour ce genre d'endroit où que ce soit dans le monde...une carence en sodium peut-être ?

L'après-midi étant déjà bien avancé, je me dirige vers une école dans l'espoir de pouvoir y accrocher mon hamac. L'agent d'entretien me guide au secrétariat, qui téléphone au directeur pour enfin m'en donner l'autorisation.

J'accroche le hamac, alors que l'agent d'entretien collecte de grands bidons qui servent de poubelle, pour les vider dans un coin du parc. Aussitôt, papiers et plastiques s'envolent pour retourner dans l'ensemble du parc de l'école. En le voyant faire je me dis qu'il pourrait carrément supprimer les bidons car le résultat serait le même si les élèves jetaient leur débris directement sur le sol.

Le lendemain matin, en passant près d'un étang, j'observe des hommes venus remplir des bidons d'eau. Ils vont ensuite vendre cette eau dans les maisons voisines. Elle servira à se laver, à faire la cuisine et l'entretien de la maison.

Je discute un moment avec eux puis je me dirige vers un volcan de boue proche de là. Je suis assez étonné de voir ce cône de quelques mètres qui semble sorti de nulle part. C'est visiblement l'attraction du lieu. Des gens montent et descendent dans la boue pour ensuite aller se baigner dans le lac tout proche.

Soudain : un corps étendu sur le bord de la route ! Je m'arrête et fais signe à une moto qui passe. Le motard me fait signe que l'homme dort, ce qu'en effet je vérifie en entendant un sérieux ronflement. Petite frayeur !

Il fait chaud, j'ai mal à mon fessier car je dois faire ma nouvelle selle en cuir. Je lutte contre un vent puissant. De plus, ma condition physique actuelle est plutôt mauvaise et nécessite quelques semaines de route.

Le dimanche, j'atteins la ville de Barranquilla où je ne cesse de croiser des groupes de cycliste et cyclo-touristes. Le vélo semble être une activité majeure en Colombie. Certains roulent à un très bon rythme mais beaucoup font une sortie entre amis et multiplient les pauses pour boire un jus de fruit ou manger une empanada.

L'atmosphère est agréable et le but de ces cyclistes semble plus de prendre du plaisir que de réaliser une performance.

De Barranquilla à Cienaga, une longue bande de terre entre mer et lac est exposé au vent. Mieux vaut prévoir des réserves d'eau ce que n'ont malheureusement pas fait deux jeunes vénézuéliens. Je les approvisionne en eau car aucun véhicule ne s'arrête, probablement par peur d'une attaque.

Les ordures jonchent le bord des routes, mais pas que. En effet je trouve des lieux habités envahis par des détritus très variés. L'homme poursuit sans relâche l'active destruction de son milieu naturel. Dans ces moments-là je ressens un gros sentiment d'impuissance.

Le soleil se rappelle au bon souvenir de ma peau et de mes lèvres rapidement brûlées. Le vent s'acharne à freiner mon avancée, à moins que ce soit pour m'aider à parfaire ma condition physique.

Les vénézuéliens ayant fui leur pays sont en nombre croissant au fur et à mesure de mon approche de la zone frontalière. Je contacte par mail l'alliance française de Maracaibo, mais c'est l'ambassade de France qui me répond :

« Bonjour, Il est formellement déconseillé de traverser le Venezuela à vélo ou en véhicule. Les voyages sur le territoire du Venezuela sont déconseillés sauf raison impérative, Le Venezuela fait partie des pays ayant l'un des plus forts taux de criminalité au

monde. Les conditions de sécurité continuent de s'y dégrader ».

Il est vrai que sur le site du ministère des affaires étrangères on n'encourage pas vraiment les voyages au long cours. Nombre de pays sont fortement déconseillés. Néanmoins, je glane auprès des vénézuéliens que je rencontre des informations sur la situation réelle du pays.

Beaucoup sont en Colombie depuis plusieurs années et me déconseillent d'y aller. Mais à Riohacha j'en rencontre plusieurs qui ne sont ici que depuis peu et ceux-là me donnent quelques conseils utiles tout en m'affirmant que je peux y aller. Ce sont eux qui emporteront ma décision : je vais au Venezuela !

Je file vers Maïcao, dernière ville située à une douzaine de kilomètres du Venezuela, dans un décor de cactus et d'acacias dont les épines se décorent de sacs plastique. Le vent me repousse toute la journée. Je bois des litres d'eau. Je suis tellement empli de liquide que je ne parviens même pas à manger.

Quatre chiens faméliques qui m'entourent en sont très heureux. Arrivé en ville une vénézuélienne me conseille de prendre des petites coupures de dollars et quelques bolivars qui pourront me dépanner. Pour cela je vais sur la place centrale où des personnes devant leur petite table, m'échangent gentiment quelques billets de 20 dollars contre des petites coupures qui me seront plus utiles. Je suis près, il ne me reste plus qu'à franchir la frontière...

PS : Depuis quelques jours au Venezuela, j'ai le sentiment d'être dans un pays à l'arrêt. La vie des gens est une lutte quotidienne pour trouver à manger. La débrouille est le seul moyen de s'en sortir. Je vous en dirais donc plus sur ce pays dans mes prochains messages.

Jacques Sirat

La différence entre la persévérance et l'obstination c'est que l'un provient de la volonté de faire, et l'autre de la volonté de ne pas faire.

DES RANDONNEURS HORS NORMES (6)

8^{ème} ÉTAPE : L'ENFER DU NORD- BELFORT – LILLE : 657 KM.

Nous continuons de publier le récit de Jean Richard qui avait fait le pari d'effectuer le Tour de France individuel en un temps record, un parcours de 4900 kilomètres, relaté avec beaucoup de passion.

20 1974, 6h45. J'avais parcouru à peine 650 kilomètres lors de ma précédente étape, c'était mauvais signe. Toutefois, je comptais un peu sur l'approche de l'écurie pour me stimuler dans ce que je croyais être le bouquet de ce Tour de France. C'est dans cet état d'esprit que je m'élançais vers Mulhouse où j'arrivai sans encombre à 8h25.

Décidé à conclure brillamment, je poursuivis ma route en direction de Colmar à une allure toujours soutenue, mais je sentais à un tas de petits détails que cela ne durerait pas jusqu'au bout, je possédais encore suffisamment de ressources pour surclasser n'importe autre randonneur, mais ce n'était plus le grand Jean Richard qui pédalait.

Finies les moyennes sensationnelles ! dès que j'augmentais un peu trop le régime, j'avais des sueurs froides... oh, je n'étais pas du tout inquiet

quant à l'issue de mon périple, je pouvais encore tenir un bon 25 de moyenne sur le plat, ce qui ferait envie à pas mal de cyclistes, mais il ne fallait plus compter sur la surmultipliée !

Je passai à Colmar à 10h15, il faisait encore chaud, et mes coups de soleil me brûlaient dès les premiers rayons de Phébus venant se poser dessus, mes bras étaient pleins de croûtes jaunâtres qui se craquelaient à la pluie du coude, laissant échapper une sécrétion incolore.

Station ELF - Colmar "Petite Venise"
 ELF DISTRIBUTION - R. C. Seine 54 B 5128
 M^r & M^{me} PFAUS Joseph - Gérants Libres
 Angle Route de Bale - Avenue Clemenceau
68 - COLMAR
 Téléph. 41.13.53 - R. C. Colmar 60 A 822

Mes fidèles lectrices voudront bien m'excuser de ces descriptions peu appétissantes, mais elles font partie intégrante de ce récit, et pour donner une idée aussi exacte que possible de mon aventure, il faut bien que je parle de ce qui est rose et de « ce qui ne porte aucun nom dans aucune langue », comme disait La Fouchardière...

J'étais entré dans le dernier millier de kilomètres de ma ronde infernale, et l'arrivée me semblait toute proche, je décomptais avec plaisir chaque borne, sur la route de Strasbourg, uniformément plate.

Conscient de l'affaiblissement relatif de mes moyens physiques, j'eus le flair de ne pas puiser immédiatement dans mes dernières réserves, et cette prudence me valut de passer la journée sans connaître véritablement de défaillance sérieuse.

Ayant laissé derrière moi Sélestat et Benfeld, j'arrivai à Strasbourg à 13h05, c'était l'avant-dernière « pointe » de mon Tour de France, la dernière étant Dunkerque d'où je n'aurais plus qu'à filer directement sur la capitale.



Je traversai rapidement l'agglomération strasbourgeoise, où, comme dans chaque grande ville, il me semblait que je trouvais un troisième ou un quatrième souffle, mais, hélas, je ne faisais que subir l'influence de l'activité urbaine environnante, et dès que je me retrouvai tout seul dans la vaste plaine d'Alsace, la cadence de nouveau je tentai de m'occuper l'esprit, en vain.

J'essayai de me dire que j'étais mieux loti qu'en 1973, quand j'étais passé là de nuit et sous la pluie, mais justement, j'aurais bien aimé qu'il plût un peu sur mes brûlures au lieu que le soleil les ravivât.

Marlenheim, Wasselonne, Singrist, pourtant j'avancais toujours, et tout ce qui était fait n'était plus à faire. J'achetai de la boisson à Saverne, avant d'attaquer la longue bosse du même nom, où je fis assez bonne figure, ce n'étaient pas les côtes qui me gênaient, mais je ne pouvais plus tourner au-dessus d'un certain régime sur le plat.

Profitant du terrain pour pallier à ma relative faiblesse, je me lançai à fond dans la descente sur Phalsbourg, puis je ralliai Sarrebourg à 16h. Selon un processus maintenant familier, je commençai à me retrouver dès que la grosse chaleur tomba.

A Héming, je quittai la route directe de Nancy pour prendre celle de Château-Salins à droite. Le parcours n'était pas commode jusqu'à Metz, je le savais, mais c'était là que je devais « faire la différence » avec ma tentative de 1973, car alors, je m'étais trouvé dans l'impossibilité de rouler vers une heure du matin, ce qui m'avait obligé à attendre le lendemain pour rayonner une roue moi-même soldée par une perte de temps de onze heures en tout...

Inutile de dire que, victime d'un tel coup à 800 kilomètres seulement de l'arrivée, j'avais naturellement

porté un jugement sur certaines personnes en des termes dont bien peu figurent au dictionnaire de l'Académie Française.

Je ne connus heureusement pas les mêmes tourments en 1974, et c'est tant mieux, car il eut été tout de même inadmissible que moi, l'espoir unique de la race des vrais randonneurs, j'aie à souffrir de l'inconséquence du sous-produit d'un colt banal !

Je fus seulement un peu ralenti par d'importants travaux de réfection de la chaussée, peu avant Château-Salins, où je me fis contrôler à 18h10. La température me convenait maintenant très bien, et je me comportai honorablement dans les nombreux vallonnements qu'il me fallait absorber pour rallier Metz

Il existe à Metz, outre son célèbre artilleur, un important échangeur auquel je n'ai jamais compris grand-chose, d'ailleurs, je hais les échangeurs, et voici pourquoi...

Autrefois, pour aller d'une ville à une autre, on pouvait se débrouiller sans carte à condition de connaître grosso modo la direction générale, et d'avoir un peu le sens de l'orientation, ce dernier rendait de grands services à l'approche d'un carrefour, par exemple, à quoi sert où l'on savait déjà, par intuition, quelle route il faudrait prendre, mais maintenant, à quoi sert de savoir s'orienter, avec le système des échangeurs ?

C'est devenu le meilleur moyen de se tromper. En effet, ne voilà-t-il pas que si vous voulez aller sur votre gauche, on vous emmène d'abord à droite, puis on vous fait tourner, virer, franchir, enjambrer, descendre, remonter, avant de vous rendre votre liberté.. jusqu'au prochain complexe du même genre...

Morale de l'opération, il est absolument nécessaire de connaître par cœur à l'avance toutes les possibilités de chaque échangeur, et la manière de les employer, alors qu'avant, un peu de bon sens suffisait...

Je parvins tout de même à me faire contrôler dans un café surpeuplé, où je commandai une paire de croque-monsieur afin d'avoir un peu de nourriture d'avance pour la nuit, mon carnet de route porte l'indication de 20h10 comme heure de passage, mais en réalité, je perdis pas mal de teps du fait de la lenteur du service.

La patronne, consciente de la gêne que cela me causait, me lança, touchante de naïveté, « - je vous offre votre Coca-Cola, parce que vous vous donnez du mal... » Sans commentaire.

A la tombée de la nuit, je repris ma route, rejoignant directement St Privat-la-Montagne par la petite départementale qui passe à Lorry-les-Metz (où se trouve, soit dit en passant, un superbe échantillon de bosse à fort pourcentage). Revenu sur la nationale, je branchai mon éclairage, et je roulai.

Maintenant, il n'y avait que cela à faire, rouler, rouler bêtement, sur des routes banales, sans même l'espoir machiavélique d'avoir un col à vaincre cent bornes plus loin, il ne restait que du plat, et cette platitude était à l'image exacte de la médiocrité et la bêtise humaine que j'étais précisément en train de vaincre, pour un symbole, c'était un beau symbole ! Je traversai Brey, ville toute en longueur, et je m'arrêtai plus loin à Circourt.

Dans un estaminet où tout me semblait bizarre, le patron comme la clientèle, peut-être parce que j'étais la seule personne à jeun dans l'établissement, chacun se servait à sa guise, passant derrière le comptoir, le patron, ahuri, béat, laissait faire. Je commandai un sandwich.

« - A quoi vous le voulez, votre sandwich ? »

Je haussai les épaules...

« - alors, prenez-le au pâté, c'est ma femme qui le fait ! »

Et le patron me désigna une grosse pouffiasse assise à une table et rigolant grassement avec des joueurs de cartes. S'il n'y avait aucune illusion à se faire sur la vertu de la femme du taulier, je dois reconnaître en revanche qu'elle possédait des talents culinaires certains, son pâté était excellent, en vérité !

« - Hein ? Hein ? Je vous l'avais dit !... » jubilait le patron, dans sa soulographie...

Je quittai le bouge, songeur... pourquoi étais-je entré là plutôt qu'ailleurs ? Pourquoi était-ce toujours moi qui tombais ainsi dans des endroits mal famés ?

Je continuai jusqu'à Longuyon, où j'arrivai à 0h05, heure de la gare. Encouragé par ma nuit dans la salle d'attente de Bellegarde, je décidai de récidiver là : j'entrai, je posai ma bicyclette à l'intérieur, aucune machine ne distribuait de tickets de quai, et les guichets étaient déserts, j'allai donc consulter les horaires, vous verrez pourquoi, et je m'installai dans la salle d'attente où je ne tardai pas à m'endormir.

Une main se pose sur mon épaule.

« - Qu'est-ce que vous faites-là ? »

« - Quelle heure est-il ? »

« - Hein ?... Euh... une heure du matin... ? »

« - Ah, bon, ça va ! C'est bien 7h15 le premier train direct pour Paris ? »

« - Euh... Oui ! »

« - Alors, j'ai encore le temps de dormir... »

Et je me recalai dans mon fauteuil.

Le cheminot quitta le local en éteignant la lumière, persuadé d'avoir eu affaire à un client. Je refermai les yeux, en me disant que maintenant, j'étais assuré de passer la nuit tranquille, quand subitement j'entendis un vrombissement qui s'amplifia et atteignit son paroxysme, tandis que s'y ajoutaient des crissements de freins, je me levai d'un bond et sortis sur le quai, un convoi de minerai venait de stopper juste devant la salle d'attente, attendant que la voie soit libre... et brusquement, je me frappai le front !

Longuyon était situé sur la ligne de Valenciennes à Thionville, où circule jour et nuit le plus fort tonnage de marchandises en France, j'avais pensé à tout, sauf à ça ! Tant pis, la bêtise était faite, je restai là toute la nuit, somnolant entre deux passages de trains qui faisaient trembler les vitres de mon abri, dès les premières lueurs du jour, je n'eus qu'une hâte, vous vous en doutez, décamper, mais, autre problème, les portes de la gare étaient fermées.

J'étudiai donc scientifiquement les possibilités d'évasion, en feignant de faire les cent pas sur le quai. D'un côté, le bureau du chef de gare, pas ques-

tion ! De l'autre, aussitôt après le bâtiment principal, il y avait une barrière en ciment de la hauteur d'un homme, qui séparait directement le quai de la rue.

J'optai pour cette dernière solution, j'allai chercher ma bicyclette, la pris sur mon épaule pour éviter que le cliquetis de la roue libre ne me trahisse, et je l'amenai sur le quai, contre la fameuse barrière. Je jetai un coup d'œil circulaire, personne en vue, sauf les employés du poste d'aiguillage, mais le temps qu'ils puissent avoir une réaction quelconque, je serais déjà loin... prestement, je fis passer ma monture de l'autre côté de la barrière, que je franchis ensuite moi-même sans grosse difficulté.

Je partis au sprint, puis je me retournai au bout de cent mètres, la rue était déserte, et je n'entendais personne crier, l'affaire était dans le sac !

Je levai le pied, car je n'avais toujours pas fait tamponner mon carnet de route, et à une heure aussi matinale (4h10), je ne voyais guère qu'une boulangerie qui pût me dépanner. Contre toute attente, c'est dans une poissonnerie que je pointai, grâce à l'amabilité d'un commis qui nettoyait l'étal et le vivier à truites de la boutique.

Je ne saurais pas dire s'il faisait chaud ou froid, depuis plusieurs jours, mes coups de soleil me brûlaient au moindre rayon de l'astre du jour et me faisaient grelotter dès que la plus légère brise passait dessus.

En l'occurrence, j'éprouvais une sensation de froid en quittant Longuyon. Les croque-monsieur de Metz étaient déjà loin, le sandwich au pâté miraculeux aussi, et en passant à Montmédy je m'approvisionnai en gâteaux dans une boulangerie. Je n'avais plus que 660 kilomètres à couvrir, aussi étais-je optimiste, d'ici le lendemain je serai de retour à Paris.

Je m'octroyai un petit-déjeuner copieux à Carignan, où je pointai à 7h25, la température était fraîche, et je roulais sans problèmes. En arrivant à Balan entre Bazeilles et Sedan, je m'arrêtai à l'hôtel où j'étais descendu en 1973, au terme de ma monstrueuse étape de 1126 kilomètres.

De là, je téléphonai à Paris, annonçant mon retour pour le lendemain en fin de matinée. Ce faisant, mes allégations sous-entendant que je couvrirais 650 kilomètres en 28 heures, cela paraissait largement à ma portée.

Je roulai bien jusqu'à Mézières, mais là je perdis du temps dans une épicerie à cause d'une cliente trop bavarde qui racontait sa vie et achetait un tas de cochonneries dont elle n'avait sans doute nul besoin. J'étais presque sorti de la ville, et j'avais besoin d'un coup de tampon, donc je patientai. J'indiquai 10h15 comme heure de passage, ce qui correspondait à mon heure d'arrivée dans la localité.

Je poursuivis ma route sans faiblir, mais la chaleur commença à me gêner à l'approche d'Hirson, mes bras me brûlaient de nouveau, et je me vidais petit à petit de mon énergie. A Hirson, je postai une carte à 12h40, en pleine canicule, et je ne sais combien je ne sais pas combien je mis de temps pour gagner la Capelle-en-Thiérache, mais ce ne dût certainement pas être bien brillant.

A La Capelle, je m'effondrai dans un bistrot, abruti, et j'y restai un bon moment avant de pouvoir reprendre ma route. Je repartis plein Nord avec le vent de face.



Ce qui m'arrangeait plutôt à vrai dire, puisque ainsi la brise me rafraîchissait quelque peu, mais je n'avançais pas bien vite, toutefois, j'eus plus de mal à aller jusqu'à Avesnes que de continuer ensuite jusqu'à Maubeuge. J'arrivai là à 15h35, et il me restait approximativement 500 bornes de route, je tenais le bon bout, mais il fallait finir sur le même rythme pour arriver à l'heure prévue.

Je fis relativement bonne contenance jusqu'à Bavay, mais la situation se dégrada rapidement un peu plus loin, les routes infectes du Nord me causaient des douleurs dans les bras du fait de mes brûlures, dont les croûtes éclataient sous l'effet des trépidations continues, et à vrai dire, le problème était sans solution, je ne disposais plus d'assez d'énergie pour franchir les portions de route mauvaises ou pavées en utilisant de gros braquets, donc j'étais obligé de rouler très doucement avec de petites démultiplifications.

L'état des routes dans le Nord est une honte nationale parmi tant d'autres : on rencontre là-bas toutes les anomalies et toutes les déformations possibles des divers revêtements employés par les Ponts et Chaussées.



C'est sans nul doute un excellent banc d'essai à certains points de vue, mais assurément une médiocre récompense pour un cycliste qui vient de parcourir 4400 kilomètres tout seul.

Prenant mon mal en patience, et m'efforçant surtout d'éviter les plus gros trous, ou les éclats de verre les plus menaçants, j'atteignis Valenciennes, que je traversai de mémoire, sans hésitation, et j'allai poster une carte à Raismes, il était 17h30.

Après avoir franchi un brin de forêt par une médiocre piste cyclable, j'entrai véritablement dans le pays noir. Les noms des localités traversées parlent d'eux-mêmes à ce sujet, n'est-ce pas, Fleur d'Oranger ?... Hasnon, Millonfosse, Beuvry, Orchies, Pont-à-Marcq, c'est l'empire de la piste non cyclable, du cul de bouteille brisé, du mâchefer, de la boue, du mauvais pavé, bref, c'est une immense décharge !...

A bicyclette, il s'avère absolument impossible de tenir une moyenne correcte sur un tel réseau routier, surtout si l'on est quelque peu fatigué, et j'avais de bonnes raisons de l'être !

Sans arrêt, il faut freiner, éviter des embûches, des ordures, des animaux crevés, passer d'un côté à l'autre de la route, le tout accompagné de secousses continues, ce gymkhana permanent est en outre très fatigant pour la vue, et bien sûr n'arrange pas le matériel non plus.

Décidé par-dessus tout à en finir, je subis toutes les avanies possibles et imaginables avec le plus grand stoïcisme, et je finis bien par atteindre Seclin, faubourg de Lille. A partir de là, mon sort s'améliora quelque peu, et j'arrivai dans la préfecture du Nord, complètement vidé de mes forces, à 20h15.

D'instinct, j'entrai dans un restaurant et je commandai un repas, dans penser aucunement à ce qu'il adviendrait ensuite, pour l'instant, je n'en étais pas capable. Je mangeai mécaniquement, mais je ne récupérai pas pour autant et je dus me résoudre à envisager de prendre une chambre, bien qu'il ne restât plus que la bagatelle de 400 kilomètres à tirer pour boucler la boucle.

Toujours à moitié lucide, je cherchai donc un gîte, et après plusieurs tentatives infructueuses, je trouva mon affaire à proximité de la gare. J'eus tout juste la force de me déshabiller avant de m'écrouler sur le lit, cédant à une fatigue dont je tentais depuis plusieurs jours de repousser l'échéance.

Jean Richard

(À suivre, prochaine étape
Lille – Paris 391 km)

Les gagnants trouvent des moyens, les perdants des excuses...



PETITES NOUVELLES DE NOTRE CONFRÉRIE



Avec la période bien mouvementée que nous vivons il a été bon de faire le bilan de nos années passées car la prochaine s'annonce bien calme sur le plan des activités vélo ?

Pour le moment 163 Confrères ont mis à jour leurs kilomètres 2019, (nous vous rappelons qu'il est toujours temps de le faire), nous sommes patients... 36 nouveaux diplômes ont été imprimés, peut-être n'avez pas reçu encore le votre, la poste elle aussi a des problèmes, tout comme notre ami Francis Touzeau signataire de nos diplômes, en voyage en Argentine et Chili, on ne sait pas trop où il est confiné ?

Une nouvelle consœur est venue nous rejoindre, Betty Rudaz, épouse d'André qui est un fidèle confrère de Suisse, il vient de franchir la dis-

tance Terre-Lune. Ainsi nous sommes dorénavant 335... Accumulant 85.947.669 kilomètres.

En cette période de disette pour le voyage à vélo, nous avons retenu celui de Philippe Deveaux accompagné de sa femme ils découvrent et nous font découvrir leur splendide voyage dans l'Inde qui est encore pour beaucoup d'entre-nous bien mystérieuse, nous publions le compte-rendu obtenu avec l'aide de Facebook, agrémenté de magnifiques photos de ce pays haut en couleurs que nous espérons pouvoir profiter à l'occasion une soirée photos quand les temps se seront assagis !. Philippe est le Président du Coreg de l'Occitanie et membre de notre confrérie avec le N°250, il a franchi l'an dernier son 7^{ème} Tour de Terre avec 49 pays visités...

A LA DÉCOUVERTE DE L'INDE DU SUD

C'est reparti pour un tour. Pour 2020, nous avons choisi l'Inde du Sud (Tamil-Nadu, Kérala et Karnataka). Un vrai dépaysement après les fêtes de fin d'année à l'occidentale. Nos vélos, grâce à Philippe Andouard, ont retrouvé une nouvelle jeunesse. Ils se sont mis au diapason de l'Inde, des couleurs qui marquent.

Débarqués à Bangalore en pleine nuit, les débuts sont toujours un peu compliqués. L'Inde, avec ses 1,3 milliards d'habitants, nous accueille avec ses bruits, son climat, son rythme et ses habitudes. A nous de nous adapter.

Les premières étapes ne sont jamais de tout repos. Il faut s'acclimater, apprendre à se faire comprendre, appréhender la loi de la route et comprendre les mœurs et les coutumes. Tout un programme qu'on n'apprend pas dans les manuels. Merci à tous les amis qui nous ont apportés beaucoup d'informations et de conseils. Nous allons, à coup sûr, nous en servir.

Notre périple commence à Electronic City (Bangalore), nous y allons pour chercher les dernières recommandations auprès de Bruno (un ami Saint-Affricain en mission professionnelle). La bière est bonne et il nous met en garde : «Soyez prudents sur la route, mes amis indiens pensent que l'entreprise est périlleuse ». Ça rassure.

Depuis, nous sommes sortis de Bangalore (petite bourgade de 9 millions d'habitants). Dès les premiers kilomètres, nous ressentons ce dépaysement. Nos sens sont activement mis en éveil. Les sons, les odeurs et les couleurs nous transportent dans un autre monde.

Sur la route (j'y reviendrai), c'est la loi de la jungle, et à ce jeu les cyclistes ne sont pas les mieux armés. Les 1m50 pour doubler se transforment en quelques centimètres, il faut s'y habituer, nous ne sommes pas chez nous.... On doit jouer des coudes et ce n'est pas simple.

Les campements de bâches nous montrent toute la difficulté pour nombre d'habitants à trouver leur place dans ce grand pays.

Côté odeurs, l'odeur des décharges à ciel ouvert en ville se fond dans celle des épices et des encens. En campagne, l'odeur d'eucalyptus prend le dessus. Pour le visuel, j'y reviendrais plus tard. Nous sommes toujours bien accueillis, même si les indiens ne comprennent pas toujours la finalité de notre voyage. Leurs soucis sont ailleurs. ...

Après 3 étapes, nous prenons nos marques. La visite du Temple d'Or de Vellore, avec un peu de méditation et après de nombreuses rencontres doit nous propulser dans le vif du voyage.

Six étapes déjà et nous sommes dans le vif du sujet. Progressivement, nous apprivoisons la circulation. En Inde, c'est la loi du plus fort qui l'emporte. A vélo, nous ne sommes pas favorisés, mais nous n'hésitons plus à avancer notre roue pour prendre notre place. Et en pratiquant de la sorte, on finit par se faire respecter. Il nous manque juste un bon klaxon (3 tons, au moins) pour rivaliser d'audace.

En permanence, nous devons fonctionner avec trois yeux, l'œil de gauche qui regarde devant les obs-

tacles de la route, l'œil de droite qui surveille dans le rétroviseur les dangers venant de l'arrière et le troisième œil (comme celui du Dieu Shiva) qui nous permet d'éviter tous les véhicules qui surviennent en face.



Comme nous l'a conseillé, Claire, nous sommes allés faire un pèlerinage au Temple d'Or. Un temple récent construit à la main par des artisans et des spécialistes l'or. Une merveille vue de nuit. Les indiens s'y pressent en masse car il est dédié à la déesse Lakshmi, déesse de la fortune, de la prospérité, de l'abondance, du courage et de la vaillance. Nous sommes repartis prêts à affronter les aléas de la route.

Depuis, nous avons sillonné la campagne, alternant petites et grandes routes. Ça nous permet d'avoir une vision plus large de cette région. Dans chaque village, malgré les difficultés que rencontrent de nombreux habitants, on nous salue, on nous demande de poser ou de faire des selfies, en résumé nous créons parfois un petit événement.

Pendant trois jours, nous vivons au rythme du « Pongal », la fête des récoltes et des moissons pour remercier les Dieux. Le premier jour, on adore le soleil qui change de constellation (les femmes et les enfants décorent leur pas de porte) ; le second jour, on cuisine du jeune riz dans du lait, en l'honneur du Dieu Soleil ; le troisième jour, on donne cette mixture aux jeunes vaches et on peint les cornes des vaches du troupeau. Tout un rituel qui se déroule dans la joie et la fête, surtout que cette année, la mousson a été bonne, ce qui est un présage de bonnes récoltes.

Les Dieux : Il y en a 33 millions en Inde, et chacun a sa particularité. On en restera aux principaux, ceux que nous rencontrons régulièrement dans les temples. Nous apprenons, petit à petit, à les reconnaître. Lors de notre passage à Mahabalipuram, c'était jour de grande dévotion (deuxième jour de la fête du Pongal), les fidèles sont venus par milliers. Cette ville abrite de nombreux temples, dont certains construits directement dans des blocs de granit. Nous sommes ici dans la région des tailleurs de pierre.

Prochaine étape, Auroville et Pondichery, ancien comptoir français des Indes. Nous poursuivons notre descente vers le Sud. Après Mahabalipuram, notre route nous mène à Auroville. C'est ici, qu'il y a plus de 50 ans, une communauté a été créée, à l'initiative d'une française.

Actuellement, elle réunit un peu moins de 3000 habitants provenant d'une cinquantaine de pays. Elle a pour objectif de promouvoir le vivre ensemble et de démontrer que des personnes d'origines et de religions différentes peuvent cohabiter en harmonie.

La ville est symbolisée par le Mantrimandir, une énorme boule dorée, qui en est le cœur. C'est un lieu de méditation, que nous n'avons pas testé. En contrepartie, nous avons fait une bonne halte à la boulangerie, bien française.

Pondichéry n'est pas loin. De ce petit bout de France, créé en 1673 pour être le Comptoir de la Compagnie des Indes, il ne reste plus grand-chose, mis à part quelques anciennes résidences coloniales et surtout une culture bien présente. Une communauté de français vit ici et donne une ambiance toute particulière à ce lieu.

En reprenant notre route, nous enrichissons nos connaissances religieuses. Parlons un peu des Dieux de l'hindouisme. Il y a en premier la triade.

Brahma, le créateur (épouse : Saraswati, déesse de la connaissance). Peu de temples lui sont dédiés (en créant le monde, il a fini son œuvre).

Vishnou, le protecteur, le conservateur de ce qui a été créé (épouse : Laksmi, déesse de la fortune et de la prospérité). Il descend sur terre sous différents avatars (incarnation), Krishna en est un. De nombreux temples leurs sont dédiés.

Shiva, le destructeur (épouse : Parvati, la Fille de la montagne, elle est considérée comme le principe féminin suprême)

Et puis, il y a Ganesh, le fils de Parvati et de Shiva, reconnaissable parmi tous, avec sa tête d'éléphant. C'est le dieu de la sagesse et de l'éducation, c'est aussi le dieu des voyageurs.

Pour renseigner Michel, qui a posé la question. Nous n'avons rien trouvé sur le Dieu Vélocio, dieu protecteur des cyclos, dans notre religion, le cyclotourisme.

Les fidèles vont régulièrement au temple (Il y en a un presque dans chaque rue et ils ont également un petit autel chez eux), ils prient à toutes heures de la journée pour demander l'aide et la protection de leurs divinités.

Pour nous, ce n'est pas toujours facile à comprendre, mais on peut constater que la part réservée au culte dans leur vie de tous les jours, prend beaucoup d'importance.

Après Pondichéry, trois étapes nous ont menés à la découverte des temples de la dynastie des Chola. Des merveilles d'architecture, composées de multiples détails, avec une vie intense à l'intérieur. Côté route, toujours beaucoup de rencontres.

Jusqu'à présent, aucun cyclo-voyageur n'a été vu à l'horizon. Nous avons juste rencontré deux groupes de cyclistes (des tchèques et des américains), qui parcourent le Tamil-Nadou et le Kérala en voyage organisé.

Côté nourriture, on s'habitue. Pour eux, c'est toujours « no spicy », pour nous, ça nous emporte la bouche. Tous les jours, nous avalons notre ration de riz, de chapati et maintenant de dosai. Pour des repas à 1 ou 2 euros, on ne va quand même pas faire les difficiles.....

Après un petit tour dans le Chettinad, et un peu de repos dans un petit village, demain, nous repren-

drons la route vers la grande ville de Madurai et son immense temple.

Une prochaine fois, je vous parlerai des conditions de vie des femmes en Inde. C'est loin d'être facile pour elles.



Nous en faisons le constat tous les jours, surtout dans les campagnes. Après 3 semaines et 1200 km, nous avons atteint le Cap Kumari, la pointe la plus au sud de l'Inde (plus rien à l'horizon jusqu'au pôle !!). Le Cap est situé à la jonction des trois mers (mer d'Oman, océan Indien et mer du Bengale).

Aujourd'hui, je vais vous raconter notre journée type de « cyclo-voyageur en Inde ». La journée débute vers 6 h. Cette heure a fini par s'imposer vu la température vers midi (plus de 30 degrés à l'ombre et plus de 40 au soleil sur la route). Il ne faut pas se plaindre, le vent nous rafraîchit.

Petit-déjeuner « continental » dans la chambre, car les indiens se lèvent assez tard. La journée peut commencer. Une photo avec nos hôtes nous permet de marquer l'événement. Et hop, c'est parti.

Pour les cyclistes, le temps d'adaptation n'existe pas. Dès les premiers tours de roues, on s'immerge dans un environnement de bruits de couleurs et d'odeurs, inédit et un peu agressif. Au fil du temps, nous nous y sommes habitués. La vigilance démarre dès les premiers mètres. Dans les villes, il faut gagner sa place sur la route. En campagne, c'est bien plus cool.

Nous rencontrons les hommes qui partent acheter leur journal et siroter un petit thé au lait, tandis que les femmes assurent les corvées d'eau ou de nettoyage. Parfois, un porteur d'eau (à faire pâlir les porteurs d'eau du Tour de France) nous accompagne. Nous consommons beaucoup...

Le « dévoileur de roues », toujours prêt à nous aider, rassure. Nous passons devant la boucherie et la poissonnerie, ça nous incite à devenir végétarien, jour après jour. Le porteur d'œufs n'est pas loin.

Auparavant, un petit salut à Ganesh, le Dieu à tête d'éléphant, qui est vénéré par les voyageurs car il est chargé d'enlever les obstacles. Dans les campagnes, l'animation bat son plein. Nous assistons au séchage des céréales et en particulier du sorgho rouge (pas de sorgho papetier en Inde). Nous visitons quelques artisans, un jour des travailleurs du bronze, le lendemain ceux du carrelage ou du bois. Tout est fait main, on vous le confirme. Globalement, les routes (petites et grandes) et les pistes sont bonnes.

De temps en temps, nous déplorons une petite crevaison, car malheureusement on ne peut pas éviter tous les clous qui traînent... même quand ils font deux bons centimètres.

A midi, après avoir assisté à la baignade de vaches ou buffles sacrés Depuis Tuticorin, nous longeons la Côte du Golfe du Bengale. La route serpente à travers les forêts de cocotiers et de palmiers. La terre est rouge comme sur le Rougier de Camares en Aveyron. Les éoliennes poussent comme des champignons. Elles nous bercent pendant les longues lignes droites.

Nous longeons rarement la mer mais régulièrement une incursion dans un village de pêcheurs nous permet d'avoir une idée des pratiques de pêches. Ces rivages ont été particulièrement affectés par le tsunami de 2004.

Dans ces villages, la pêche se pratique à l'hameçon ou au filet. Les pêcheurs partent sur de petites embarcations à fond plat. Ils pêchent souvent la nuit. Le jour, pendant que les femmes vendent le poisson, ils dorment, jouent aux cartes, préparent les filets ou remettent des hameçons. Parfois, le poisson sèche au soleil.

Pendant ce temps, les touristes indiens affluent et convergent vers Kaniakumari, la Pointe la plus au sud de l'Inde. Ils affluent pour vénérer le Mahatma Gandhi (une partie de ses cendres sont conservées dans un mausolée) et le philosophe Vivekananda (un mémorial lui est dédié) qui se donna pour mission de faire connaître la philosophie hindouiste de son maître, Ramakrishna, aux occidentaux. Pour nous, c'est l'occasion d'admirer dans la même journée le lever et coucher du soleil.

Dans cette région, les trois cultes cohabitent (l'hindouisme, la religion catholique et la religion musulmane), chacun érige temples, cathédrales ou mosquées, pour que les fidèles y retrouvent leurs Dieux. C'est assez impressionnant. Dès le matin, vers 5 heures, le muezzin démarre, et les autres lui emboî-

tent le pas, à coup de décibels plus ou moins contrôlés. Ça réveille pour la matinée.

Depuis quelques jours, nous sommes entrés au Kérala, une région dirigée par un Gouvernement communiste. C'est une région en plein essor où l'éducation est une des priorités. Tout y est en rouge, et pas que le piment ! On y mange même de la viande de bœuf qu'on retrouve sur l'étal du boucher.



En remontant vers le nord et les canaux, nos premiers phants sont apparus. D'abord sur un camion, puis lors de la fête annuelle d'un temple et enfin dans la rue. Jusqu'à sent, nous vions faire tention aux scooters, aux bus, aux vaches sacrées, aux chèvres sacrées, aux chiens, aux camions, etc...

crées, aux chiens, aux camions, etc...

Maintenant, il va falloir penser aux éléphants. La vie d'un cycliste en Inde devient dure... Pour la première fois, nous avons rencontré un cyclo-voyageur, Ravinder, est natif de Chandigarh à 300 km au nord de New-Delhi. Il est parti pour un an, juste pour faire le tour de son pays.

le lendemain, nous quittons Alleppey et les backwaters pour attaquer la montagne et découvrir les plantations de thé et d'épices.

Philippe Deveaux.

Pourquoi parle-t-on des quatre coins de la Terre, alors qu'elle est ronde ?



INFOVELO



Pas beaucoup d'infos, si ce n'est des annulations en cascade pour les manifestations de cyclotourisme comme c'est d'ailleurs le cas pour toutes les autres manifestations en tous genres qui regroupe des personnes. Quand verrons-nous le bout de ce tunnel ?

On ne peut qu'espérer que ce ne soit pas trop long ; en tout cas l'année est bien partie pour être gâchée sur le plan vélo, pour le moment la Semaine Fédérale est toujours maintenue ainsi que le rassemblement des féminines à Toulouse, mais malheureusement ce n'est pas gagné ! bien que ne soit qu'en août et septembre...

Nous avons également l'ami Mario qui se retrouve bloqué dans son village d'Estrémadura Espagnole, région d'oliviers, de chênes verts animées par une abondante faune peuplée d'oiseaux de toutes espèces, de la cigogne au vautour, on y ren-

contre tous les plumages et les ramages que l'on peut désirer, nous aurons droit à son retour sans doute à de très belles photos animalières...

Au niveau du club ce n'est guère mieux, quelques sorties avant le confinement vers la verte vallée de l'Aveyron, et son dédale de petites routes menant au gué de Piquecos sur lesquelles on ne rencontre que très peu de voitures.

Une journée vers la Garonne pour rendre visite à l'ancienne bastide de Verdun sur Garonne où l'on découvre toujours quelques détails nous ayant échappés lors de nos précédentes visites, un circuit que nous a fait apprécier le début du printemps avec ses fleurs abondantes sur les rives du canal des Deux Mers et dans la traversée de la forêt d'Agre.

DES MONUMENTS QUI NOUS SONT FAMILIERS ! FONNEUVE.

L'origine de la paroisse de Fonneuve (venant du latin fons (source nouvelle) reste assez floue. Ce lieu devint une bastide au XIII^e siècle et reçut en 1275 une charge de coutumes, il avait ses consuls particuliers qui relevaient de ceux de Montauban jusqu'à la fusion en un seul consulat en 1655.

L'église est dédiée à saint François d'Assise, ce qui permet de croire qu'elle fut fondée (ou simplement refaite) au XIII^e siècle après la canonisation de ce saint.

Elle se trouvait parmi les possessions de l'abbaye de Moissac lorsque, en 1270, elle fut cédée aux évêques de Cahors. L'édifice, rebâti au XV^e siècle, fut ruiné en grande partie pendant les

Guerres de religion puis rétabli au début du XVII^e siècle et restauré encore en 1778. De l'ancienne église, il reste les murs du chœur et les deux premières travées de la nef. Les deux autres travées furent transformées en presbytère.

En 1901 et 1904, la commune de Montauban envisagea de rebâtir la tour, mais la Loi de séparation de l'Eglise et l'Etat de 1905 fit échouer ce projet. Les Filles de Vaylats y fondèrent dans la seconde moitié du XIX^e siècle une école libre. L'intérieur a été peint en 1940 par Gaillard-Lala, artiste Tarn-et-garonnais connu pour ses nombreuses restaurations et décorations d'église.

Le Voyageur Curieux.

Maison Simonet
Votre Bouf Angerie Pâtisserie



05 63 31 31 17

Pain tradit. et spéc. - Pâtisserie - Pièce montées
Viennoiserie - Salé - Tournés de pain

Laurence et Grégory Simonet
3 Grand rue d'Ardus
82130 LAMOTHE CAPDEVILLE

simonet.maison@orange.fr
www.boulangerie-simonet-lamotte-capdeville.fr
#boulangeriemaisonmonec

Maison **BONNAFOUS**

1200 av de Cos - 22 rue Voltaire
82000 MONTAUBAN
TEL 05.63.03.29.90. C. G. P. Toulouse 1407-42 X

FOURNITURES EN GROS
CYCLES, MOTOS, CYCLOMOTEURS
CARROSSERIE

royal-sport



Boucherie Charcuterie

Sanchez Jonathan

5 Grande Rue Villenouvelle Tel: 05 63 68 58 81
82000 Montauban

NIC COIFFURE
Nathalie Coiffeuse
COIFFURE HOMME

17 rue Bessières 82000 MONTAUBAN
Tel : 05 63 66 94 00

Mardi, mercredi, jeudi, vendredi
8h30 - 12h30 / 14h00 - 19h00

Samedi journée continue 8h00 - 17h00
SUR RENDEZ-VOUS

SUR LES TRACES D'OMAR KHAYYÂM

Novembre 2019. Après le Paris Brest Paris, mon vélo a repris ses habits de voyage. Il fait équipe avec la randonneuse verte de Nicole, et les deux voyageuses d'Annie et Daniel. A quatre, nous sommes partis vers la route de la soie, sur les traces d'Omar Khayyâm (poète) et de ses robayats (quatrains).

Arrivée à Tachkent de nuit, nous avons fait une courte halte dans la capitale de l'Ouzbekistan. Juste une petite journée pour échanger avec Mamura, valider notre parcours et la remercier pour toutes les infos qu'elle nous a transmises. C'est même grâce à elle, que la cartouche de gaz est arrivée directement à l'hôtel, pour alimenter le petit réchaud. Un luxe !!!

Mamoura est francophone (elle a fait une partie de ses études en France), elle habite Tachkent et connaît parfaitement son pays, ses conseils vont nous être précieux.

Une petite visite au Grand Bazar Chorzu pour faire le plein de fruits secs et de pain, et nous mettons le cap au sud.

Près de 300 km parcourus depuis le départ. L'accueil est plus que chaleureux. Tous les jours, les couleurs et les sourires de l'Orient viennent à notre rencontre. Pour le moment, l'intérêt du voyage se trouve sur le bord des routes, dans les échoppes et dans la rue.

Peu de sites touristiques se profilent à l'horizon avant Samarcande, alors nous profitons de l'animation liée à la route.

Les champs de coton ne nous quittent pas, et nous comprenons aisément pourquoi la Mer d'Aral a été asséchée. La saison de récolte va bientôt démarrer. Les échanges sont parfois difficiles et lorsque le dictionnaire "google" nous fait défaut, il faut se rabattre sur la langue des signes, c'est la seule qui fonctionne sans réseau et en toutes circonstances.

Au restaurant, il vaut mieux aller faire un tour aux cuisines et soulever les marmites. C'est ainsi, qu'aujourd'hui, nous avons dégusté de succulents samsas. Le langage des menus nous coupe l'appétit.

Côté vélo, pour le moment, c'est tout plat. Peu de côtes à se mettre sous la dent. Ça viendra...

2/ Nous sommes arrivés à Samarcande, perle de l'Asie Centrale après deux étapes montagneuses et un peu ventées. Progressivement, nous rentrons dans ce pays et nous en découvrons les richesses. Les gens que nous rencontrons sont toujours aux petits soins pour nous. Ils nous accueillent avec des sourires et beaucoup de générosité. Sur le bord des routes, tout est prétexte à des arrêts, mais Nicole et Annie veillent.

Samarcande, nous en rêvions, et aujourd'hui c'est devenu réalité. Une débauche de couleurs et de monuments s'offre à nos yeux.

Dès notre arrivée devant le Régistan (vaste complexe architectural), nous rencontrons un couple de jeunes cyclo-voyageurs grenoblois avec leurs parents. Les jeunes sont partis de France depuis 6 mois. Ils envisagent de rallier le Japon. Pour l'heure, c'est en famille qu'ils visitent Samarcande.

Cette ville fascine tant par son histoire que par son calme et la sérénité qu'elle dégage. Nous passons trois jours à déambuler à travers ruelles et boulevards pour qu'elle nous livre ses secrets, et ils sont nombreux. Ses principales curiosités ont pour nom, Régistan et ses madrasas, Gour Émir, mosquée Bibi Khanum, mosquée des voyageurs, bazar Chozu, mausolée Ai Sarai, nécropole de Shah I Zinda,

Parfois on s'y perd un peu, mais à chaque fois un (ou une) ouzbek nous remet sur le bon chemin ou nous raconte un bout d'histoire. Côté cuisine, les menus ne varient guère mais nous en profitons pour déguster le plat national traditionnel "le plov" (riz sauté, mouton, carottes, pois chiches, courgettes ou autres).

Les Ouzbeks aiment les hommes forts, ils ont fait de Tamerlan, leur héros historique et son ombre est omniprésente dans la cité. Presque tous les monuments y font référence, d'une manière ou d'une autre. Heureusement, aujourd'hui, on n'expose plus les têtes des condamnés exécutés sur la place du Régistan, mais le passant ne peut s'empêcher de penser à ces cruautés des temps jadis, lorsqu'il foule ces lieux.

Samarcande, carrefour de la Route de la soie, est également une région riche en artisanat en tous genres. Nous en avons profité pour apprendre à fabriquer le papier de Samarkand (papier à base de bois de murier).

Maintenant, nous poursuivons vers le sud, vers les traces de la ville natale de Tamerlan, par les montagnes.

3/ Nous avons quitté Samarcande, au petit matin, un dimanche. Les rues étaient désertes, mais parfois la chance nous sourit. Un ouzbek anglophone nous met sur le bon chemin. L'addition ne sera que de quelques kilomètres. La route est large, un peu chaotique et très animée.



Sur ses bords, on vend des oignons, de l'eau, des melons, des pastèques, des tomates, de l'essence, de l'eau, des raisins, et bien d'autres choses. Chacun vient sur le bord de la route avec ses productions, s'installe sous un parasol ou un barnum, monte un lit pour la sieste, et la vente peut débuter au rythme du trafic routier. Régulièrement, nous recevons les encouragements des passants.

Les Ouzbeks aiment les photos et tout est prétexte pour faire un selfie ou une vidéo. On nous filme et toute la journée, on nous salue à grand coup de klaxon.

Le col de Tahtakaraca (1656 m au GPS, 1788 m sur la carte) nous rappelle que la montagne est toute proche. Au sommet, pas de plaque pour la photo, mais un superbe marché aux épices, aux fruits secs et aux plantes aromatiques. L'ambiance est chaleureuse et colorée. Ce sont des moments privilégiés pour les cyclos-voyageurs que nous sommes. La descente qui s'ensuit nous rappelle nos cols pyrénéens (paysages de montagnes avec virages en épingle et vue sur les travaux des champs).

Le lendemain, la visite de Shahrisabz est tout aussi sportive, mais cette fois, c'est à pied. C'est la ville natale de Tamerlan, un parc a été construit sur les vestiges de l'ancienne ville, ne laissant subsister que le monumental portail du palais blanc et quelques mosquées. Au XVII^{ème} siècle, l'Emir de Boukhara fit détruire le palais, il trouvait le charme de la ville trop insolent à son goût.

Ainsi va L'histoire, certains construisent et d'autres détruisent, souvent par jalousie ou par pillage. Pour clore notre journée, nous avons rendu visite au petit village de Langar. Un village perdu dans la montagne, où le temps s'est arrêté. Le village est niché dans un environnement de canyons et de paysages de couleur ocre. Deux mosquées nous y attendaient et des religieux locaux nous ont fait découvrir leurs trésors.

Côté vélo, tout va bien, le vélociste local nous a aidés à reconstituer le stock de chambres à air. En Ouzbékistan, les femmes nous apparaissent très courageuses. On les voit régulièrement faire des travaux durs, et sur le bord des routes pour vendre leur production, dans les parcs faire les travaux de jardinage, ou encore sur les marchés.

Et toujours, à chaque fois elles nous adressent un sourire ou un geste de la main en signe de bienvenue. Les hommes eux, semblent s'accommoder de métiers moins pénibles.

Maintenant, nous sommes en route pour Boukhara, autre superbe ville sur la Route de la Soie.

4/ Après notre passage chez Tamerlan, nous avons retrouvé la morne plaine. Peu de relief, un bon vent de face et peu d'arbres, alors nous en avons profité pour nous divertir différemment. Annie et Daniel ont multiplié les crevaisons et la « tourista » à fait son apparition. Les trois quart de la troupe ont été atteints. Il semblerait que ce soit la proportion normale.

Sur ces lignes droites, l'animation a diminuée et il nous faut prévoir l'alimentation en eau. Ce n'est pas le désert mais ça nous change des premières étapes.

Les troupeaux de bêtes se font plus rares et les vendeurs de pastèques ont déserté les bords de route. Une route bien cabossée (parfois on préfère une bonne piste de latérite bien tassée) qui aura eu raison des vis d'attache de mon porte-bagages.

A Muborak, nous avons réparé tout ça, plus les corps un peu endoloris et la dernière étape pour Boukhara n'aura été qu'une formalité.

Pour tout voyageur, Boukhara évoque les splendeurs et la grandeur de l'Orient. La ville recèle tant de richesses que trois jours n'ont pas été de trop pour les découvrir. Pour un peu, on en attraperait le torticolis tant il y a à voir.

Comme la plupart des touristes, au pas de charge, nous avons sillonné la vieille ville (coupelles marchands, mosquées et madrasas, minarets, chapelle, mausolée, ancien château d'eau rénové par un couple de français, caravansérails, marché, etc...).

Boukhara est à la fois une ville sainte et une ville commerçante. Sa position sur la Route de la Soie en a fait une étape incontournable. C'est une oasis avant d'attaquer le désert rouge et de poursuivre vers Khiva.

C'est ici que nous avons rencontré le plus de cyclo-voyageurs. Tout d'abord, Félix, un jeune allemand de Hambourg qui revient de Singapour, il pédale depuis plus de six mois. Il n'a pas d'échéance précise. Puis, attablés au resto, un couple de suédois de Malmö, partis il y a cinq mois, avec pour objectif la Chine. Et enfin, Aurélie, une Dijonnaise, partie seule le 3 mars pour rejoindre Pékin et si possible y courir le marathon. Un super défi qu'Aurélie s'est fixée en le doublant d'une action pour aider la lutte contre le cancer.

5/ Après 12 heures de train en deux tronçons, nous avons rejoint Andijan dans la vallée de Ferghana. Andijan est la ville la plus à l'Est de l'Ouzbékistan. Elle est située à 40 km du Tadjikistan et à moins de 200 km (à vol d'oiseau) du célèbre Pic Lénine (plus de 7000 m) dans le Pamir. Pourtant, la vallée est désespérément plate, et les montagnes n'apparaissent que très rarement, dans le lointain.



Très urbanisée, cette région recèle quelques trésors. Ici, ce ne sont pas les mosquées ou les madrasas qui attirent ; c'est le travail de la soie, le travail de la céramique et le travail du coton (ramassage, stockage et filage). Avec nos vélos, nous sommes les bienvenus. On ne compte plus les selfies.

Un jour on partage le plov avec les ramasseuses de coton, le lendemain on nous offre chacun notre pain, le surlendemain on nous garnit la table de friandises et on nous offre le thé. Ici, les gens sont généreux, souriant et heureux d'engager la conversation. Si on se laissait faire, on ne ferait pas plus de 20 km par jour...

Depuis le début de notre randonnée, nous constatons, jour après jour, que les femmes travaillent très dur. Lorsque nous les rencontrons, elles nous offrent leurs plus beaux sourires, mais c'est loin d'être facile.

Comme dans de nombreux pays, les enfants vont à l'école avec des tenues uniformes. Jupes sombres et chemisiers clairs pour les filles et costume cravate pour les garçons. Lorsque nous nous mêlons de la sortie des écoles, ça crée forcément de l'indiscipline.

Comme sur les étapes précédentes, nous avons rencontré de nouveaux cyclo-voyageurs. Lisa et Carlos ont quitté la Chine début août. Après plusieurs années passées à Singapour et Shanghai, ils rentrent au pays. Un défi qui doit durer un an et qui marquera une parenthèse dans leur vie professionnelle. C'est beau la jeunesse.

Nous avons partagé quelques moments à Kokand, nous leur souhaitons plein de réussite pour la suite de leur parcours. Après Andijan et Asaka (ville de l'automobile), Marguilan (ville de la soie), Rishtan (ville des artisans céramistes), Bagdad (oui, nous avons fait un détour pour visiter le village d'Abdoumalik, un nouvel ami ouzbek et francophone), puis nous avons rallié Kokand (ville de festivals), dernière porte avant les montagnes et le col pour rejoindre Tachkent. Pour nous, changement de cap. En direction de la vallée de Ferghana (parcours en train) pour découvrir le travail de la soie et de la céramique. Demain, reprise du vélo.

Clap de fin/ A Tachkent, Omar se rappelle à notre souvenir. Au musée des arts décoratifs, cette phrase est écrite : « le monde est un palais à deux portes, par l'une on entre, par l'autre on sort ».

Pour nous, la sortie prendra les mêmes allures que l'arrivée. Une petite Chevrolet et 4 cartons hissés sur l'impériale, c'est aussi ça l'Orient. Tout est possible. Après un peu de shopping dans la capitale au marché Chorsu, une déambulation au musée de l'histoire Ouzbèque, un dernier recueillement à la grande mosquée de marbre blanc, un rapide passage à la résidence du mufti de la ville et quelques photos de la cathédrale orthodoxe, l'heure du départ à sonné.

Nous gardons de ce pays : le sourire, la chaleur et l'accueil de ses habitants, le côté envoûtant et majestueux de Samarcande et de Boukhara, les odeurs, les couleurs et l'animation des marchés, la générosité et l'aide sur le bord des routes. Les rencontres multiples toujours bienveillantes à nos égards.

La disponibilité des artisans nous dévoilant leurs secrets, et bien d'autres choses encore. Amis cyclos-voyageurs, n'hésitez plus, votre prochaine destination, l'Ouzbékistan et la Route de la soie, vous ne serez pas déçus.

Aurélié Gonet Son blog : direction l'horizon.

Avant de prendre la main d'un homme, demande toi si elle ne te frappera pas un jour. – Omar Kayyâm

UN FLÉAU MODERNE LES FAKE NEWS

Informations mensongères ou disproportionnées, les « fake news » envahissent les médias. Relayées par les internautes, elles finissent par être prises au sérieux. Mais quelles sont leurs origines et comment démêler le vrai du faux dans cet océan d'informations ?

L'expression anglaise « fake news » signifie fausse nouvelle, volontairement truquée et diffusée en connaissance de cause par son auteur. La vocation d'une « fake news » est d'être diffusée au plus grand nombre pour amener une désinformation parfois dans un but économique ou politique. Selon un sondage réalisé en 2019, 9 personnes sur 10 (86 %) admettent avoir déjà cru au moins une fois à une fausse information.

Les « fake news » existent depuis plusieurs centaines d'années. En effet, d'après l'historien Robert Danton, elles auraient même contribué au déclenchement de la Révolution Française. A l'époque, la diffusion de "libelles" (articles) relatant les mœurs prétendument dissolues de Marie-Antoinette ont conduit à son exécution en 1793.

L'évolution des médias et le développement des réseaux sociaux ont permis une multiplication des émetteurs d'informations, ainsi qu'une caisse de résonance plus large qu'auparavant. Aujourd'hui, à l'aide de la technologie, les « fake news » vont encore plus loin avec les « deepfake », ces vidéos trafiquées où l'on peut faire dire à des personnalités des phrases qu'elles n'ont jamais prononcées ! En 2018, une fausse vidéo dans laquelle Barack Obama insultait Donald Trump d'« idiot total et absolu » a été visionnée près de 3 millions de fois.

Aigüisez votre sens critique. Une étude du cabinet Gartner estime qu'en 2022, les habitants des pays

développés seront davantage exposés à de fausses informations qu'à de vraies. C'est donc l'occasion pour chaque citoyen de se poser les bonnes questions sur les informations qu'il rencontre.



Adoptez de bons réflexes et prenez du recul en étudiant la source de l'information et son auteur. Privilégiez des sources plus sûres comme les grands médias, bien qu'ils puissent aussi se tromper.

En revanche, si l'information émane d'un blog personnel ou d'un site peu connu, votre radar à « fake news » doit commencer à s'agiter ! Dans le doute, évitez de relayer des informations dont vous n'êtes pas certains de la véracité. De même, méfiez-vous de vos préjugés personnels qui peuvent parfois vous jouer des tours...

Chiffres-clés : 30 % des français reconnaissent avoir déjà relayé des "fake news".

64% des français pensent que la presse et surtout la radio (69%) n'en véhiculent pas (ou rarement).

A lire : "Infox! Le grand livre des fake news" de Julien Richard-Thomson, publié en 2019.

Roxanne Delaunay

L'AVENIR DE NOS SORTIES ?

Un Allemand a eu la surprise d'être condamné en Suisse pour perte de maîtrise de sa bicyclette. Suhr, 66 ans, n'a blessé personne. Il n'a rien endommagé. Il a pourtant passé deux jours et deux nuits dans une prison schaffhouseise. Son «crime»? Il était tombé de son vélo.

Les faits relatés par le «Südkurier» se sont déroulés cet été dernier. Habitant de Fribourg-en-Brisgau, Sigg Suhr souhaitait se balader le long du lac de Constance. Il a pris le train pour Schaffhouse puis a enfourché son vélo. Mais dans le centre-ville, il a mal négocié un ralentisseur et a chuté. Une côte cassée. Il s'est retrouvé à l'hôpital.

Là, témoigne-t-il dans le quotidien allemand, des policiers l'ont interrogé sur les circonstances de l'accident. L'Allemand, est-il précisé, a supposé qu'il s'agit de questions de routine. Il a compris six semaines plus tard que c'était un peu plus que ça. Il a alors reçu un courrier du parquet de Schaffhouse et

a découvert qu'il a été condamné pour sa chute. 150 francs d'amende.

Une «prune» qu'il a refusé de régler. «Pourquoi devrais-je payer? Je n'avais pas bu et je n'avais blessé personne», souligne-t-il dans le «Südkurier».

À quel titre a-t-il été condamné ? Il a en fait enfreint l'article 31 alinéas 1 de la loi fédérale sur la circulation routière. Il stipule que « Le conducteur devra rester constamment maître de son véhicule de façon à pouvoir se conformer aux devoirs de la prudence.»

Avec cet article appliqué à la lettre, celui qui perd la maîtrise de son vélo peut être condamné si la justice estime qu'il est responsable de sa chute, et ce même s'il n'a mis personne d'autre en danger.

Une logique que l'Allemand n'a pas acceptée. S'estimant injustement sanctionné, Sigg Suhr s'est obstiné à refuser de payer l'amende. Qui a donc fini par être convertie en une peine de prison ferme.

Il l'a purgée les 6 et 7 janvier dans une « petite cellule » d'une prison schaffhouseoise. « Ça sentait tellement mauvais que je n'arrivais pas à dormir », témoigne-t-il.

Les cas comparables semblent rares mais ce qui est arrivé à Siggis Suhr n'est pas unique. En septembre 2016, un Neuchâtelois de 58 ans témoignait par exemple dans «Le Matin». Il avait écopé d'une amende de 130 francs pour perte de maîtrise de son vélo : il était tombé sur une piste cyclable.

En janvier de la même année, «La Gruyère» relatait qu'une cycliste de 27 ans avait également été amendée pour avoir chuté sur une rue déserte de Bulle. Elle avait écopé de 100 francs pour «perte de maîtrise du véhicule due à l'inexpérience».

S'étaient à cette somme ajoutée 144 francs de frais de gendarmerie et 40 francs pour un émolument et d'autres frais. Chez nous actuellement vous pouvez en plus hériter de 135€ pour non respect du confinement.

Renaud Michiels

On vit dans un monde où les gens mettent leurs enfants à la garderie, leurs parents en maison de repos, et s'achètent un chien pour leur tenir compagnie !



SEMAINE FÉDÉRALE 2020

(Communiqué FFVélo) Dans le contexte actuel lié à la crise sanitaire, la 82^e semaine fédérale et internationale de cycloTourisme prévue du 2 au 9 août 2020 à Valognes ne pourrait se tenir dans des conditions satisfaisantes, elle est donc reportée à 2021 et se déroulera du 25 juillet au 1er août. Cette décision a été prise en concertation avec les organisateurs de la SF de Valognes, ceux de Loudéac, de

Pont-à-Mousson ainsi que toutes les collectivités concernées. Les modalités pratiques de report des inscriptions vous seront communiquées très prochainement.

Nous vous remercions de votre compréhension et vous donnons rendez-vous à très bientôt. Avec le plaisir de se retrouver nombreux pour une semaine conviviale à VALOGNES.

Martine CANO, présidente de la FFCT

Vu les événements toutes nos sorties sont remises à plus tard, nous attendons la suite avec beaucoup d'impatience. On nous annonce le 11 mai ? Nous vous tiendrons au courant par mail, de toute manière dès que nous retrouverons la liberté de faire nos balades à vélo nous espérons pouvoir reprendre notre rythme habituel à savoir :

TOUS LES DÉPARTS ET ARRIVÉES SE FONT AU GARAGE DU CLUB 773 BOULEVARD BLAISE DOUMERC

Pour nos sorties, notre devise : On vient quand on veut, on vient quand on peut : On part et on rentre ensemble.

LES ESCAPADES PROMENADES AU GRÉ DES VENTS – AUTOUR DE 30 KILOMÈTRES – TOUS LES LUNDI, MARDI, MERCREDI, JEUDI, VENDREDI et SAMEDI Départ à 14h, retour vers 16h30

Toujours dans le même mode d'idée, si la situation sanitaire le permet nous avons prévu notre traditionnelle sorties d'une journée sur les sorties du mois en espérant pouvoir les maintenir ?

Journées du mois départ - 8h30 : mai = mercredi 27 Lac de Monteils, juin 8h = jeudi 18 à Montricoux.

LE DIMANCHE, AVEC UNE JOURNÉE

Là aussi, pour le moment c'est l'incertitude, diverses manifestations étaient prévues, seront-elles maintenues ?

Vous pouvez vous renseigner sur notre site Internet : randonneurssansfrontieres.wifeo.com

Pour les sorties rencontres du dimanche vers 13h50 - Portable : 06.95.21.33.00

En semaine Tel : 05.63.03.78.66 - par E Mail : louis.romand@orange.fr

Pour voir nos photos de tous les jours allez sur Facebook – Louis Romand –

CONFINEMENT :



